



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Téléphone : 522-61-32 (poste 24)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

ADIEU LE PROF !

Le téléphone sonne. Je décroche. Une voix amie me salue et m'annonce une très mauvaise nouvelle : « notre camarade Yves LE CANU est décédé le 29 mai 1984 ».

Adieu le Prof!... Je reste interdit par cette annonce brutale... mais je ne suis pas surpris. Depuis 1981 la santé de notre ami Yves s'était bien détériorée. Lors de notre dernière rencontre, il y a près de deux ans de cela, il m'avouait avec cet air détaché qui ne le quittait jamais, ce qui faisait qu'on ne savait pas s'il parlait sérieusement : « Le moteur est foutu, on essaie bien de l'activer, mais je sens que ça n'ira pas loin! » Il avait tellement l'habitude de blaguer qu'on n'y prêtait pas attention... Et pourtant... notre prof' était bien malade. Le jour de l'échéance était bien arrivé... Le 29 mai 1984 il nous quittait à jamais.

Yves LE CANU était professeur agrégé de droit romain et titulaire d'une chaire en Sorbonne. Il était également expert pour la France auprès du Tribunal de La Haye et Membre de la Commission de l'Europe au Parlement Européen de Strasbourg.

Ancien de l'Amicale XA, B, C depuis sa fondation il accepta d'enthousiasme le jumelage des Amicales VB et XA, B, C et participa d'entrée à la rédaction du Lien VB - XA, B, C.

C'était une recrue d'importance pour notre petit journal. Peu de journaux de P.G. pouvaient se targuer d'avoir un agrégé de droit romain dans leur rédaction.

Il avait été professeur au Lycée Henri IV à Paris où il avait comme condisciple Georges Pompidou qui devait devenir plus tard, Président de la République. Bien que modeste, il fréquentait les grands de ce monde. Les Cours européennes avaient souvent sa visite. De par ses fonctions internationales il voyageait beaucoup. Aucun pays du monde ne lui était inconnu. On le croyait au Brésil, il était aux Indes, où il avait rencontré Gandhi.

En mai 1963, l'Amicale organisait son Congrès national à Ajaccio avec un périple de huit jours dans l'île de Beauté. Les inscriptions venaient tardivement; le succès n'était pas au rendez-vous. Nous étions à deux jours du délai des inscriptions : 21 inscrits... Juste le minimum nécessaire pour faire le voyage... Et tous, gens du VB. Personne des X! J'étais seul au Bureau de l'Amicale lorsque j'eus une visite d'un membre de l'Amicale qui se présenta : « Bonjour mon vieux!... Yves LE CANU ancien des X! » Nous échangeâmes une cordiale poignée de main. — « Je m'excuse de venir si tardivement pour m'inscrire pour le voyage en Corse mais je devais partir à cette date à ... Pétaouchnoc (je ne me souviens plus du nom bizarre de la ville) en Norvège, mais le Ministère des Affaires Etrangères vient de me faire savoir que mon voyage est repoussé, alors... comme je suis libre... je viens te demander si tu acceptes mon inscription pour Ajaccio... ». Je l'aurais embrassé... Nous dépassâmes d'une unité le minimum demandé. — « Mais tu arrives à point, j'envoie les inscriptions ce soir à Ajaccio! » — « Eh bien ça va! Combien sommes-nous des X? » — « Un! » — « Avec moi ça fait deux? » — « Non, avec toi ça fait un! » — « Dis donc ils ne se la foutent pas trop les copains des X? Je vais avoir le pénible devoir de représenter la délégation des XA, B, C. Ça tombe bien, j'ai fait les trois stalags! Et en attendant le départ si on allait s'en jeter un derrière la cravate ».

Nous descendîmes au club et devant plusieurs verres — car la conversation fut longue — nous fîmes amplement connaissance. C'est depuis ce jour-là, ce jour de mai 1963, que date notre amitié et que la mort, seule, de mon ami Yves, vient d'interrompre.

Comme il aimait le dire, en parlant de ses origines : « Je suis de la race des corniauds!... moitié breton par le côté paternel, moitié lorrain par le côté maternel ». Le 30 juin 1964 il m'écrivait :

« ...En septembre 1882 (à partir du 1^{er} octobre, tous ceux qui n'étaient pas partis devenaient d'office allemands), comme tant d'autres, les grands-parents de ma mère, Lorrains de Remilly, près de Metz, avec leurs onze enfants abandonnèrent la ferme que la famille possédait depuis des générations, pour ne pas devenir allemands. Et, comme l'a écrit Maurice Barrès, les « Allemands n'osaient rien dire : ils regardaient avec stupeur toute la Lorraine s'en aller ». Rien qu'à Metz, où il y avait 50.000 habitants, 20.000 personnes partirent pour la France en quelques semaines. On n'a jamais raconté le calvaire de ceux qui ne voulaient pas « mourir Prussiens », des « malheureux (qui) poussaient leur avoir dans des brouettes ». Habités à la culture de la vigne, mes aïeux cherchèrent un pays de vignobles et vinrent s'établir près de Chablis, après un bref séjour dans la Nièvre. Comme ils avaient tout perdu, car les Allemands ne leur avaient laissé emporter que bien peu de chose et qu'en ce temps-là on ne donnait pas d'indemnité, les parents se louèrent comme journaliers ; les enfants : les aînés comme tâcherons

ou manœuvres, les jeunes comme bergers. Ce n'est que bien des années plus tard que, grâce à leur labeur acharné, à des économies forcées, ils arrivèrent à se reconstituer une petite ferme, moindre que celle qu'ils avaient laissée en Lorraine, et dont une partie est encore dans ma famille ».

Il aimait à se raconter. Son sac de souvenirs était plein à ras-bord. Et quels souvenirs !

Il fut de tous nos voyages quand son emploi du temps le permettait et nous ne pouvions rêver de cicerone plus complet. Il connaissait tout. Les conservateurs de Musées s'inclinaient devant sa compétence. A Strasbourg, lors d'un voyage organisé de main de maître par notre ami WENGER, il nous fit visiter le Palais de l'Europe comme s'il avait été le maître de céans. En passant à Kaysersberg, pays natal du Docteur SCHWEITZER, Yves me glissa dans l'oreille : « J'ai déjeuné avec le Docteur à Lambaréné, lors d'un voyage au Gabon... Quel charmant bonhomme ! »

Mais j'arrête là mes souvenirs. Ce n'est pas une oraison funèbre que je viens d'écrire mais un panegyrique et je crois que notre ami Yves aurait préféré que cela fut ainsi. Il aimait trop la joie de vivre. Elève au Lycée Condorcet où il revint comme professeur il avait gardé une âme de labadens.

Ceux qui ont la chance de posséder dans leur bibliothèque le fascicule publié à l'occasion du voyage de l'Amicale de Schramberg d'août 1964 à Schramberg — et j'ai cette chance — peuvent relire le magnifique article écrit à cette occasion par notre ami Yves LE CANU sur la Forêt Noire : « Car c'est bien toi, Schramberg, que j'ai retrouvée, toi la ville des cinq vallées, toi et tes vieux châteaux qui quoique ruinés veillent encore sur ton destin. Toi, et tes vieilles maisons, tes enseignes ouvragées et tes fenêtres fleuries, tes ruelles d'autrefois et tout ton passé... » Et il y en a comme cela des pages, et puis des pages... Quelle science innée ! Il est vrai que notre ami était agrégé de Droit Romain!... Et qu'il était membre de la Rédaction du Lien !

Ses amis le pleurent aujourd'hui. Ils regrettent de n'avoir pu assister à ses obsèques ayant appris son décès le 7 juin. Mais il emporte dans sa tombe tant d'amitiés et de bons souvenirs qu'il ne sera jamais seul.

Adieu Prof' ! Tes amis des X sont dans la peine depuis ton départ. La Rédaction du Lien est en deuil. Son Maître n'est plus là... Mais elle continuera sa tâche comme toujours. Les SAINT-OMER, les LE CANU ont placé Le Lien sur une orbite d'où il ne doit plus descendre. TOUJOURS MIEUX, telle est notre devise.

A Madame LE CANU, sa dévouée compagne, nous adressons au nom de tous les membres de l'Amicale VB-X A B C nos fraternelles condoléances.

Henri PERRON.

En hommage à notre ami disparu nous republions un récit véridique écrit pour Le Lien n° 241 de janvier 1970 :

LE CRI

Quand il m'arrive de feuilleter des livres d'art sur le XX^e siècle, je tombe parfois sur des reproductions plus ou moins exactes du célèbre tableau d'Edvard Munch : « Le Cri ». Aussitôt un fantôme se dresse devant moi. Celui du muet. Il fut muet toute sa vie. Jamais il ne parla. Ce ne fut qu'au moment de sa mort qu'il cria. Frappé d'épouvante et de désespoir.

Quand les Allemands déferlèrent sur la France, partout où ils furent ils arrêterent tous les hommes en état de porter les armes, sans s'inquiéter de leurs infirmités ou de leur état de santé.

C'est ainsi que le muet fut appréhendé. Il semblait en parfaite condition physique. Qui aurait pu penser qu'il n'avait jamais parlé ?

Les autorités ennemies interrogeaient tout le monde. Et libéraient ceux qu'elles jugeaient inoffensifs ou ceux dont elles avaient besoin pour maintenir l'ordre et d'autres pour des raisons obscures et douteuses.

Le muet, pourquoi l'a-t-on pris pour un espion ? Parce qu'il ne parlait pas ? Il ne pouvait s'exprimer que par gestes. Et comme ce n'était pas une grande intelligence il ne pouvait guère s'exprimer facilement.

Alors pourquoi l'a-t-on condamné à mort ? Parce qu'on voulait faire un exemple ? Parce qu'on voulait montrer qu'on était les plus forts ? Parce qu'on voulait frapper d'une terreur salutaire les populations du pays occupé ?

On l'a collé au mur. Il a compris.

Quand on l'a fusillé, il a crié : « Maman ! »

Yves LE CANU.

Grand concours sportif du 40^e Anniversaire

Voici le règlement :

- 1°) Ce concours portera sur dix questions.
- 2°) Ce jeu est ouvert à tous les amicalistes à l'exception des membres du bureau et de leurs familles.
- 3°) Vous devez répondre pour le 15 janvier 1985, dernier délai, en joignant les cinq vignettes parues dans les Lien de mai 1984 à octobre 1984.
- 4°) Un bulletin-réponse paraîtra dans Le Lien de novembre 1984.
- 5°) Une question subsidiaire départagera les ex æquo et paraîtra en novembre 1984.
- 6°) Le gagnant sera celui approchant le plus de la liste-type déposée par l'inventeur du concours dans les mains du Trésorier de l'Amicale.
- 7°) Les 10 questions paraîtront deux par deux dans les Lien de mai, juin, juillet, septembre et octobre 1984.
- 8°) A titre indicatif Le Lien tire mensuellement à 2 400 exemplaires.

QUESTIONNAIRE N° 3

- N° 5 - En 1896 il fut le premier vainqueur des Jeux Rénovés.
- N° 6 - Elle remporta le 400 mètres aux Jeux de Mexico.



Quelques nouvelles avant les vacances.

— Le secrétariat de l'Amicale m'informe que notre ami PARUELLE n'a pas payé sa cotisation 83, ni celle de 1984 ; pas chic, mon vieux Arsène... Est-ce seulement un oubli?... Je l'espère.

— Je ne sais si parmi vous il y en a qui ont dû acquitter une taxe de 3,30 F concernant l'envoi de ma dernière circulaire, si oui, je fais mon mea-culpa, n'ayant pas pensé à peser l'enveloppe. Si je suis au courant, c'est par l'ami RENAUDOT qui a refusé ma circulaire, du fait d'avoir à payer la taxe... Je vous laisse le soin de juger. Notre camarade prendra connaissance de ma déception dans Le Lien de juillet-août.

— Un petit mot de LAMBOURG — qui me retourne le questionnaire — me fait savoir qu'il n'est pas en bonne santé, qu'il a mauvais moral et que rien ne l'intéresse. Du courage Gaston, il en faut dans la vie, tu le sais bien...

— Enfin, quelques lignes de VOILLEQUIN (dont la femme est hospitalisée, nous lui souhaitons un prompt rétablissement) me précisant que le questionnaire d'ESMARD était joint au sien. Hélas pas trouvé. Tous les deux ne sont pas loin de chez DROUOT, mais aucun n'a fait l'effort de faire quelques kilomètres.

Voilà les amis, à plus tard maintenant, vers septembre-octobre sans doute. D'ici là je souhaite de bonnes vacances ensoleillées à tous.

Maurice MARTIN.

Mle 369 - Stalag I B puis X B.

Notre ami Louis MARION, Laives 71240 Sennecy-le-Grand, nous a adressé un récit de souvenirs de captivité au X.B. Nous nous faisons un plaisir d'en publier le début en attendant, avec impatience, la suite de cet intéressant récit.

HAMBOURG : vision d'enfer

25-27 et 29-07 43

Rottenburgort - Hanseaten - Allée - Stade Max Schmeling (champion du monde poids lourds, boxe, en 1932).

Bau et Arbeit Bataillon n° 1 logés dans les gradins Ouest du stade.

Bau et Arbeit Bataillon n° 10 logés dans les gradins Est du stade.

En tout 3 compagnies de 180 P. G.

Premier bombardement, la nuit du 25 au 26 juillet 1943.

Le 27 juillet à 20 h 30, le bataillon est rassemblé et les P. G. sont dotés d'une pelle pour aller dégager les décombres occasionnés par le bombardement précédent. Moi-même ayant suborné le feldwebel Bibat. Je reste avec les P. G. « dienstunfaig » (exempts de service). (Suborner : Séduire, porter à agir contre le devoir).

23 h 45 : Première vague d'avions : une bombe explosive tombe sur la route longeant le stade à environ six mètres de mon lit. Enseveli sous les décombres, je me dégage dans l'obscurité à travers les débris du toit et les lits déchiquetés et qui prennent feu. A ma sortie, au centre du stade, la baraque-prison

brûle. On se retrouve à plusieurs P. G. et nous nous dirigeons vers la sortie où une barrière coulissante fermée, gardée par une sentinelle baïonnette au canon qui veut nous empêcher de sortir. A cet instant, une bombe explosive tombe à 10 mètres environ, sur l'infirmerie. Nous sommes ensevelis de nouveau sous les gravats de toutes sortes.

Après dissipation des fumées et poussières, nous sommes, je pense, encore tous indemnes, mais plus de sentinelle, plus de porte, le chemin est libre.

Avec Jacquet Charles, de Beffia (Jura), nous sortons du stade pour nous rendre à un abri anti-aérien, en béton armé, non enterré, pour 20 à 30 personnes.

A l'entrée de cet abri, nous constatons qu'il est surpeuplé de civils — des enfants qui pleurent, terrorisés, aussi nous décidons de nous adosser à la paroi extérieure de cet abri.

A 150 mètres la fabrique de contre-plaqué brûle et il se dégage des flammes à plusieurs dizaines de mètres de hauteur. C'est la tempête — un ouragan de flammèches nous recouvre et nous, nous les éteignons mutuellement avec nos mains — les trous sur nos havresacs et capotes en sont témoins.

La vie à cet endroit n'est plus possible... nous nous dirigeons sur la place d'arrêt des autobus. Là, la caserne des schupos entièrement rasée, voitures de police, de pompiers, les tuyaux d'arrosage brûlent sur la chaussée, tous les immeubles aux alentours sont atteints.

Le bombardement a duré trois heures, de 23 h 45 à 2 h 45 en six vagues successives de demi-heure en demi-heure. Il tombe une pluie de bombes incendiaires qui allument le feu à l'étage supérieur des immeubles et qui se communique d'étage en étage jusqu'au rez-de-chaussée. Trois heures durant par vagues successives, bombes incendiaires pour fixer l'objectif... bombes explosives pour écraser et démanteler les immeubles. Tous les êtres vivants dans les abris et caves sont asphyxiés par dizaines, par centaines.

Exemple : A l'arrêt des trams, une rue en enfilade sur 300 mètres, nous assistons comme spectateurs à la sortie des gens qui quittent les caves où la vie devient intenable... ils tournent sur eux-mêmes et s'effondrent asphyxiés.

Nous, nous devons d'être vivants au fait d'avoir eu un grand espace libre à proximité de l'Elbe... Livrés à nous-mêmes, je prends le commandement d'une dizaine de rescapés et nous nous dirigeons vers la gare où les trains sont bloqués et les wagons incendiés. Le pillage commence. Pour moi, il durera vingt mois — A déduire les trois mois de travaux forcés à la tourbe à Dandbostel...

Hitler est venu remonter le moral aux Hambourgeois le 31 juillet 1943.

(A Suivre).

Louis MARION,
41112 - 1B, X.B.

PROPOS

MAI et JUIN sont deux mois chargés d'histoire en Europe : vieux de plusieurs décennies — « l'épaisse coulée du temps » —, des anniversaires heureux ou malheureux, célébrés ou oubliés en jalonnent le cours.

En ce matin du 8 mai, sous un soleil frileux, la traditionnelle cérémonie de l'Etoile, dans son immuable grandeur, nous fait souvenir avec émotion de ces combats d'hier où des hommes, tous sûrs d'eux-mêmes et de leur cause, se sont durement affrontés, s'infligeant mutuellement de profondes et cruelles blessures.

On voudrait pouvoir dire ici que la liberté et le droit sont sortis vainqueurs de ces batailles, mais, considéré objectivement, l'état actuel du monde n'incite guère à l'optimisme de ce point de vue. L'ambiguïté et fragile équilibre politique qui s'ensuivit se trouve de plus en plus menacé. La résolution d'un problème en un point donné suscite quasi-automatiquement l'apparition ailleurs d'une autre difficulté, la méfiance réciproque restant de règle dans les rapports internationaux. L'homme est dur à l'homme et la volonté d'hégémonie reste bien réelle.

L'histoire nous enseigne que tout au long du temps les sociétés humaines ont toujours affronté les périls de tous ordres qui entravaient leur marche en avant, freinant la liberté et le progrès des hommes et des communautés. Les sacrifices qu'elles consentirent à leur défense peuvent paraître l'avoir été en vain, il n'en est rien si l'on considère l'impérieuse nécessité où elles se sont trouvées de vaincre ou de périr.

On peut certes regretter que le développement et le progrès des peuples passent par la violence et la force, et quand on observe le niveau de l'armement aujourd'hui, il est difficile d'envisager l'avenir avec raison. Le cycle établi de la guerre et de la paix alternées semble interrompu, ne laissant plus à l'homme que la liberté du dernier choix...

En dépit de la nécessité où nous sommes de travailler à l'établissement de la paix, ce bien nécessaire, nous devons bien voir que la paix dans la servitude n'est pas ce bien. Les combats que nous commémorons en ces jours anniversaires ont été essentiellement des combats pour l'indépendance des nations et la liberté des hommes, les deux biens premiers par excellence. L'enjeu est élevé et le défi reste le même. Sisyphe toujours recommencé.

—0—

Souvenez-vous : juin-juillet 1940, ces deux mois inoubliables de notre vie, la France blessée, humiliée, seule, les Français effondrés, désorientés, inquiets et tous ceux-là qui s'en allaient peupler les camps de la captivité, tandis qu'à Paris Hitler en personne paradait...

Les hasards de la lecture, quarante-quatre ans après, ont mis sous mes yeux un témoignage de sympathie d'autant plus émouvant que, longtemps inconnu, il émanait d'un pays alors lié par traité avec notre ennemi l'Allemagne hitlérienne.

Ce témoignage est un poème d'Anna AKHMATOVA (1899-1966), le grand poète russe, l'auteur persécuté de « Poème sans héros » et de « Requiem », entre tant de chefs-d'œuvre qui honorent à jamais la littérature de ce grand pays et celle du monde.

Extrait d'un ouvrage remarquable — et indispensable — paru chez Maspéro sous le titre général « Poèmes sans héros et autres œuvres » — traduit du russe par Jeanne et Fernand Rude —, voici ce poème-hommage à la France, daté du 5 août 1940 :

1940-1

Quand on enterre une époque,
Le psaume des morts ne résonne pas.
D'ortie et de chardon
Il convient de la parer

Et seuls les fossoyeurs travaillent
Hardiment. L'ouvrage n'attend pas !
Il y a tant de silence, Seigneur,
Qu'on entend la marche du temps.
Et plus tard, l'époque remonte,
Comme un cadavre sur un fleuve de printemps.
Mais le fils ne reconnaîtra pas sa mère,
Et le petit-fils se détournera dans l'angoisse.
Et les têtes se courberont plus bas encore
Sous le va-et-vient de la lune.
Voilà : sur Paris tombé
C'est maintenant un tel silence.

Ce poème d'Akhmatova revêt sa pleine dimension si l'on ajoute que celui qui le suit, 1940-2, s'intitule : Aux Londoniens.

Courageux auteur que sa propre douleur
«... Cette femme est malade, Cette femme est seule,
Son mari dans la tombe et son fils en prison.
Priez pour moi ».
n'empêche pas, comme le notent ses traducteurs français, de souffrir de toutes les souffrances du monde. De la chute de Paris. Des bombardements de Londres.

Auteur infortuné que la serrure même de ses tiroirs ne protège pas et qui, le poème écrit, souvent n'a d'autre ressource que d'en confier la garde à la prodigieuse mémoire de celle qui fut son amie et son dernier espoir, Lydia Tchoukovskaïa — et de quelques autres qui jamais ne la « trahirent »...

Ainsi sauvée de l'inquisition, la part interdite de l'œuvre a traversé le temps pour entrer dans l'Histoire. Deus conservat omnia, — les combats courageux : Pas un seul de leurs coups Nous n'avons esquivé ; — la terre russe : Oui, pour nous elle est la boue des souliers, Pour nous, c'est ce qui craque sous les dents ; — la langue russe : Et j'écoutais ma langue natale, Et comme une fraîcheur sauvage et forte Le bonheur me soufflait au visage...

Et mille autres thèmes lyriques ou tragiques du temps de la mémoire, la peinture historique d'une époque et d'un monde, la victoire du Poète sur l'oubli...

—0—

Dans le numéro d'avril, Jean AYMONIN, sous le titre « La tournée pastorale », nous avait donné un récit d'humour et de sérieux ensemble. Pour ma part je l'avais fort goûté.

Mais le propre de ces souvenirs anciens est qu'ils peuvent être ou flous ou terriblement précis... On va pouvoir en juger.

Nous avons en effet reçu du jésuite dont parle Aymonin la lettre suivante :

P. SOUCHE

07220 Viviers

« Je viens de lire, dans le numéro d'avril du Lien, le billet de l'ami Aymonin : « La tournée pastorale », avec un intérêt assez amusé. Je connaissais assez bien l'affaire, puisque l'aumônier en question, c'est moi.

A côté de choses vraies : venue de Sandbostel, logement au Camp IV de Heide, déplacements en vélo, etc..., je crains que l'imagination débordante et sympathique de l'auteur, après un certain nombre d'années, ne l'ait entraîné à recréer des faits et des situations qui n'ont jamais existé. Par exemple, je n'ai jamais porté au cou la croix d'ébène des jésuites, parce que les jésuites ne portent pas de croix d'ébène, et que... je ne suis pas jésuite. Ou encore, je n'ai jamais donné, ni dans la Cie de Heide, ni dans celle de Wilster dont j'étais aussi l'aumônier, d'absolution générale.

Mais encore une fois, ceci mis à part, ce récit m'a bien amusé, et je remercie l'ami Aymonin de son papier, en l'invitant à placer dans une prochaine édition des « Années tristes » une note rectificative... (Pas « au

nom de la loi », j'espère, M. l'Abbé ! J. T.).
Avec mes amitiés.

Signature.

Je profite de l'occasion pour me rappeler au souvenir des anciens de Sandbostel, de Heide et du Camp IV en particulier, ainsi que de Gaston, Gustave, Désiré et Robert, qui m'y ont gentiment accueilli à leur popote.

—0—

Voilà ! Les souvenirs de l'un ne sont pas les souvenirs de l'autre. J'ai donc adressé la lettre de l'Abbé à Aymonin. Il m'a fait tenir la réponse qu'on lira ci-après, accompagnée du témoignage d'un autre P. G., Francis VEINHARD, qui confirme ses dires...

Le grave, c'est que cette controverse amicale soulève un autre problème d'ordre théologique, sacramentuel plus précisément, que l'on peut formuler ainsi : A l'époque des faits, c'est-à-dire vingt bonnes années avant Vatican II, un prêtre catholique pouvait-il donner une « absolution générale » et sous quelles conditions ? Les réponses des anciens prêtres prisonniers, et de tous autres, seront d'un grand intérêt, indépendamment du fait que si l'Abbé Souche dit n'avoir jamais donné d'absolution générale, ce qu'Aymonin et Veinhard contestent, il ne nous dit pas s'il pouvait donner une telle absolution. Voici la réponse d'Aymonin.

Cher camarade abbé,

Merci d'avoir lu avec intérêt mon article sur Le Lien n° 396 d'avril, « La tournée pastorale ».

Cela se passait à Busum, au kdo 908, fin 43 ou 44, où j'étais homme de confiance.

Tout d'abord, permets moi le tutoiement de rigueur entre amicalistes VB-XA, B, C.

Effectivement, tu ne portais pas de croix d'ébène, c'est exact. Je possède une photo de toi prise à l'enterrement du P. G. transformé, Paul BRESSON, de Busum, et, en regardant à la loupe, je n'ai vu en effet rien de semblable. J'ai dû voir cela au camp de Mepen, lieu de tri des prêtres P. G. JE FAIS DONC A CE SUJET AMENDE HONORABLE.

Mais par contre, comment se fait-il que, avant le Concile, tu aies donné la communion sans confession et sans absolution générale ? Cela devait être impossible. Ou alors, comment s'appelait le sacrement qui le remplaçait ? Car la phrase « Comme pressé par le temps, je n'ai pu confesser tout le monde » a bien été dite, je suis affirmatif, j'ai ajouté « hum » parce que j'ai trouvé cela subtil. Francis Veinhard peut le certifier, lui qui a communiqué sans confesse... car je fus le seul à me confesser.

Je me suis même fait chahuter par les camarades qui me dirent : « T'étais HEUREUX d'aller raconter (au

TRANSACTIONS
IMMOBILIERES ET COMMERCIALES
ASSURANCES CREDIT

AGENCE IMMOBILIERE
BASTIAISE

CABINET Pierre MARTELLI

41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA

Téléphone : 31-38-02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

Pour achats et ventes d'appartements - Terrains
à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts
immobiliers - Locations, etc...

curé) tes affaires dans ton confessionnal. Nous on n'a pas été aussi c.s et nous avons communiqué quand même ».

Le kdo était formé d'ouvriers provenant d'usines de Paris et du Nord et n'était guère religieux, et cependant ce jour-là tous prièrent avec une grande ferveur.

Sans doute DIEU, si tu ne l'avais pas fait, leur avait donné, LUI, l'état de grâce.

J'ai été ensuite affecté au kdo 583 de Heide. J'ai été servant de messes dominicales et particulièrement de celle de Pâques 1945, célébrée au camp IV par toi, CONSTANT et Francis FEUILLET, prêtres... attention, je dis célébrée et non concélébrée.

J'ai profité de ton tilbury hippomobile, en stop, pour me rendre à Busum après le 8 Mai 1945, pour y retrouver mes amis.

Dans un échange de correspondance, au nouvel an, avec GASTON, (qui se porte bien) nous avons parlé du Sgt Pierre SOUCHE qui resta avec lui, une quinzaine de jours après notre départ, pour ramasser les STO restés dans les fermes.

Tu vois que nous sommes de vieilles connaissances. Ne mets pas en doute ma mémoire qui, malgré les années, est celle d'un éléphant, et je ne suis pas un fantaisiste, même sympa... Excuse-moi encore de t'avoir pris pour un jésuite. Heureux d'avoir renoué avec toi. Amicalement et respectueusement.

AYMONIN Jean.
39410 Saint-Aubin du Jura.

L'art de la lettre et de la... correction fraternelle !

Et voici, tiré de la missive de Francis VEINHARD à Aymonin, l'extrait qui se rapporte à ce différend :

«...Je lis toujours Le Lien et tous ses souvenirs, comme tu penses, tes articles sont attendus, par exemple nos relations à l'usine avec les prisonniers russes, les quelques amitiés nouées, nos hymnes nationaux avec ton banjo, leurs cris quand tu envoyais l'internationale, mes démêlés de force avec le gentil FEDOR, démêlés suivis par les Russes et par les Français, dans ma tête je les revois tous : les mongols avec leurs yeux bridés, tous ces jeunes aimaient leur Russland.

Je relis ton article « Tournée pastorale ». En effet nous étions plutôt intimidés par la prestance du prêtre, mes souvenirs sont un peu vagues. Aucun de nous ne voulait faire le premier pas, mais le regrettaient dans leur for intérieur, ne voulant pas extérioriser leurs sentiments, mais satisfaits de l'absolution générale accordée par le prêtre... »

Francis VEINHARD. I A - X A.

Confirmation évidente de la thèse avancée par Aymonin. Mais à lire Veinhard, nul doute qu'il serait à même de nous donner de savoureux souvenirs de captivité. Pourquoi ne le ferait-il pas ? Ses amis connus et inconnus, compagnons de misère, lui en sauront gré, allez un petit effort !

—0—

RECTIFICATIF

La poésie, on le sait, quand elle n'est pas de « vers libre », obéit à des règles précises, de rythme et de rime. Un alexandrin a douze syllabes (improprement appelées « pieds ») et non treize. D'où, à la demande de notre ami AYMONIN, un rectificatif à sa poésie parue dans Le Lien n° 397, p. 3. La nécessité d'une rime féminine fait, en outre, employer « bise » pour « baiser »... Monsieur l'imprimeur, les poètes sont exigeants par nature : rien de plus désagréable qu'une coquille d'impression ! Excusez notre poète du Lien, merci.

A TOI L'AMI (E)

Quand du haut des rochers de la côte argentée Tu recevras du vent qui soulève la mer La caresse enivrante et la bise salée Pense : « Al povre mio y al mia mujer ».

—0—

Le point sur le rattrapage des pensions militaires : sur le retard constaté, dès 1980, de 14,26 % et compte tenu de ce qui sera acquis à la fin de l'année — juillet 1981 (5 %), 1^{er} janvier 1983 (1,40 %), 1^{er} novembre 1984 (1 %) — il reste dû : 6,86 % qui seront versés comme suit, après décision consécutive à la réunion de concertation budgétaire du 20 mars dernier : 1 % en 1985, 1,86 % en 1986, les 4 % restants en 1987 et 1988 !

Le Secrétaire d'Etat avait conclu la réunion en se félicitant de ce que la concertation entreprise depuis 1981 avec les Associations ait permis de trouver une solution — malgré une conjoncture difficile — à ce problème qui constitue la priorité du Monde combattant ».

Notre ami Marcel SIMONNEAU, Président de l'Union Nationale des Amicales de Camp, a fort bien traduit le désaccord des anciens combattants et justement fait remarquer, pour le dénoncer, l'habile (?) glissement du calendrier d'un règlement qui, de trois à quatre ans initialement prévu, s'étend finalement sur sept ! Aggravé de la remarque suivante : comment le gouvernement actuel peut-il engager ainsi celui de la prochaine législature dont il est bien hasardeux de prévoir quel il sera ? L'optimisme en politique est certes une « nécessité »..., mais le bon sens, lui, ne semble pas être la chose au monde la mieux partagée !

Le hasard a mis entre mes mains un journal local méridional, « Perspectives », n° 58 — publicité gratuite — dans lequel le problème du rattrapage était brièvement « évoqué ». L'article concluait ainsi : « Après des années de mépris, le septennat de François Mitterrand mettra un terme à un contentieux que la Droite avait créé. L'engagement du gouvernement est unique dans l'histoire des pensions d'Anciens Combattants et Victimes de Guerre.

Son caractère exceptionnel est justifié par la reconnaissance que la Nation doit à ceux qui se sont sacrifiés pour elle ».

Comme de juste, j'ai voulu faire connaître aux responsables de ce journal, le sentiment des anciens combattants sur le règlement adopté, dont ils écrivaient si fièrement. Pourtant bien adressée, ma lettre m'est revenue revêtue du traditionnel « n'habite pas à l'adresse indiquée » ! Je venais de me heurter à des « non-personnes », à des fantômes espions cachés au fond d'une B.P. tout aussi fantôme ! C'est à l'évidence une illustration de ce que l'on appelle « les difficultés de la communication »... Tant pis !

Voici, pour les lecteurs du Lien, la conclusion de ma lettre inutile : «...Laissez-moi vous dire, en toute sérénité, que ce que les anciens combattants ont toujours trouvé « unique » au cours des décennies passées, c'est l'interminable et pénible combat qu'ils ont dû livrer pour la défense de leurs droits et pour obtenir, sans réticence... « la reconnaissance que la Nation doit à ceux qui se sont sacrifiés pour elle », comme vous avez bien voulu l'écrire.

Mais le Hasard est un dieu malin, espionne dirais-je. Les lignes ci-dessus à peine écrites, je le jure, je recevais de mon ami Aymonin le message suivant, une fable inspirée d'un conte de Pierre MARIZIER (paru dans le journal « Maintenir » de l'Association des A.C.P.G. de la Meuse :

NOS PRINCES ET LE CHERUBIN

Ceci se passe au paradis

Bonnes gens, tel que je le dis.

Sur une nuée rose, au sommet de la gloire, Saint Pierre et Saint François savourent la victoire.

Car Dieu en sa magnificence Leur a donné la douce France Assortie de l'état de grâce Pour une gouverne efficace.

Les saints Raymond et Valéry Sont au piquet en bas sur un nimbus gris Au pain sec et à l'eau...

Adieu les œufs brouillés ; Fini les croissants chauds Des petits déjeuners Avec les immigrés.

Se reposant enfin car tirés du pétrin Nos anciens dirigeants les observent de loin. Une sourde clameur s'élève de la terre, Qui fait pencher l'oreille à notre bon Saint Pierre. Des veuves, des enfants, des vieillards chenus Tous anciens prisonniers leur réclament leurs dus, Que jadis autour d'une table Avec un sourire affable, Leur avaient promis leurs étus. Et toujours retardés par quelques imprévus.

Saint Pierre dit à Saint François :

Ils n'avaient qu'à faire comme toi Sauter pieds nus les barbelés Et tout cela serait réglé !... En observant la scène un gentil Chérubin Volette gracieux de nuée en nuage, Entrelaçant au ciel serein Les traînées claires de son sillage. Sur le nuage rose il se posa enfin Et, penché gentiment vers les Saints Franciscaïns, Il leur souffla je ne sais quoi Dans le creux de l'oreille, et qui les mit en joie... Hé... Petit Chérubin... Comment te nommes-tu ? Lui cria le Saint Valérien ! Le malicieux Lutrin s'en esclafa de rire.

IL Y A 40 ANS

La vie d'un kommando d'agriculture dans la Haute-Souabe vue par son homme de confiance

(suite)

2 avril 1944

C'est aujourd'hui dimanche et il fait beau. Le lager est epsrque vide. Les pensionnaires sont partis dans toutes les directions.

Lerocher, heureux comme un roi, espère que sa promenade se terminera d'une façon heureuse, dans une forêt voisine.

Minel vient d'être prévenu, qu'il aura, désormais, deux patrons. Il va travailler la moitié de la semaine chez un jeune agriculteur et l'autre moitié chez la sœur du forgeron. Cette annonce ne le transporte pas de joie, car il lui en coûte d'abandonner la boulangerie et ses trois vaches, après avoir tant manœuvré pour y rentrer.

Le soir, nous préparons un colis pour Bellière, qui est à l'hôpital de Weinten.

3 avril

Le gardien a oublié que c'est aujourd'hui l'heure d'être. Nous partons une heure plus tard.

La température n'est plus la même. Des bouffées d'air chaud nous font pressentir que l'hiver va céder la place.

Il y a, ce matin un service religieux pour le fils du charpentier qui a été tué en Russie.

On passe une herse dans les prés pour pulvériser des petits tas de fumier déposés en hiver. Il y a un attelage qui tire la herse, mais c'est surtout, avec des fourches, qu'on éparille le fumier, qui remplace les engrais. Cet exercice dure tout l'après-midi.

Les premiers soleils printaniers ont, comme chacun le sait, des effets pernicieux. D'avoir reçu ses rayons

Valéry je vais vous le dire
Je me prénomme Saint GLIN-GLIN...

Moralité

Au lieu de remettre à demain
Ce que tu ne fais le jour même,
Renvoie donc à la Saint Glin-Glin
Et tu n'auras plus de problème.

Jehan de l'Abreuvoir = Jean AYMONIN.
27641 - X B.

Voilà ! Inattendue « conclusion » à mon propos sur... le rattrapage des pensions militaires !

Le journal ne paraissant pas en août, Je souhaite de bonnes vacances à tous les amicalistes. Les cartes postales peuvent être de véritables « envois » de poètes ! Le siège de l'Amicale est toujours à la même adresse : 46, rue de Londres, 75008 Paris.

J. TERRAUBELLA.
12205 - V B.

PS. - Assez ringard, pas du tout branché, je n'ai strictement rien compris au « Coins du sourire » de l'ami VERBA, paru en mai...

ERRATUM

Dans mon « Propos » de mai (Lien 397, p. 2), il convient de lire : «...la difficulté d'écrire le journal et d'assurer sa publication, et non d'adresser... »

Dernière heure

Le dimanche 3 juin, à l'initiative des stalags III et XII, et sous la responsabilité de Georges GRETAU, délégué départemental, a eu lieu à Bordeaux, un rassemblement des anciens P.G. du Sud-Ouest. Quelques-uns des participants à cette journée relevaient des stalags II et V.

Sous un ciel gris menaçant, le rendez-vous du matin était fixé Place Jean-Moulin, aux abords de la cathédrale. Les réunions d'information, par stalag, se tinrent à l'Athénée Municipal tout proche. Dans une réunion commune, en fin de matinée, le président de l'U.N.A.C., notre ami Marcel Simonneau, fit le point de la situation sur les problèmes P.G. au plan national.

A midi, un vin d'honneur était servi dans les salons admirablement fleuris de l'Hôtel de Ville. Représentant M. Chaban-Delmas, le maire de la grande cité aquitaine empêché, un de ses adjoints, ancien P.G. évadé, nous souhaite une cordiale bienvenue. Avec cœur et une grande émotion, en réponse à l'intervention de Simonneau, notre hôte sut nous dispenser des propos qui nous allèrent d'autant plus au cœur qu'il nous est rarement arrivé, à nous anciens P.G., d'en entendre de pareils dans une enceinte officielle ! Merci, M. l'Adjoint, au nom des P.G. de France.

La Médaille d'Argent de la Ville de Bordeaux était alors remise, au nom de son premier Magistrat, à nos amis Simonneau, Gretaou et Jager. Le repas traditionnel, auquel je n'ai pu participer, devait clore cette trop brève journée amicaliste. Mais l'impression nous reste qu'un rassemblement comme celui-là a toujours quelque chose d'émouvant. Des hommes qui ont vécu la même et dure épreuve savent se retrouver dans un climat de camaraderie exemplaire et dans la fidélité au souvenir d'un temps inoubliable et inoublié. Cela se lisait sur les visages, à Bordeaux, ce jour-là.

J. TERRAUBELLA.

sur la nuque pendant 4 ou 5 heures, les gefangs rentrent ce soir, très énervés. Ce sont pendant une bonne demi-heure, des cris stridents et des exclamations de toutes sortes.

Lerocher, décidément, n'a pas de chance, en ce moment. Son expédition d'hier, dans les bois, s'est mal terminée. Une branche de sapin, lui a égratigné l'œil gauche. Il ne voit plus et souffre, dit-il, d'une manière atroce.

4 avril

Nous partons encore à 7 heures du matin, au lieu de 6. Il est surprenant que le « gros de la Poste » n'ait encore rien dit.

Nous continuons à gratter du fumier dans les prairies, sans aucune pose.

Lerocher se souviendra de son équipée dominicale. Voilà, maintenant, qu'il doit partir, à l'hôpital de Weinten.

Comme « il ne voit presque rien », je lui prépare sa valise (Quel bric à brac, il y a, dans cette valise !)

Bien entendu, il envisage les choses au pire et répète d'une voix blanche : « Mon œil est perdu ! »

A mon avis, il en a pour 8 jours, au plus.

5 avril

Les intempéries, vent, pluie, grêle reviennent au galop. Malgré cela, on continue à taper sur les tas de fumier, dans des prés éloignés, jusqu'à 5 heures du soir.

Lerocher est parti, ce matin, dans le camion de la laiterie, escorté d'un wachmann auxiliaire, surnommé « le

Suite page 4.

Il y a 40 ans

(suite)

Phoque». Sur son bulletin d'hôpital le docteur a inscrit : « Accident survenu au cours d'une promenade dans la forêt ». Il aurait été préférable qu'il ait écrit : « Accident du travail ».

Le rocher a promis de nous écrire, s'il le peut.

Son départ m'a rendu tout triste. Il y a plus de cinq ans, qu'on ne se quitte pour ainsi dire pas.

6 avril

Sous des nuages noirs, se déplaçant rapidement dans le ciel, nous dispersons du fumier, à grands coups de fourche, dans un autre pré, appelé Hammer et que mon Bauer considère comme sa meilleure prairie à foin.

J'ai fait venir, ce soir, un tonneau de bière au lager. A quelle occasion ? Oh ! pour un tout petit événement ! Demain, pour indiquer mon âge, il faudra mettre un 3 au chiffre des dizaines.

La jeunesse des hommes est bien éphémère ! On a à peine le temps de se retourner et nous voilà déjà dans la catégorie des hommes mûrs.

A 30 ans, un garçon devrait avoir une situation et un foyer. Or, qu'avons-nous de tout cela ? Il vaut mieux ne pas y penser.

Lerocher est arrivé à point au Lazarett, pour juger des effets d'un bombardement. Lui qui s'intéressait tant aux évolutions « des hirondelles du printemps », comme il les appelait, a pu enrichir son expérience, car hier, précisément, les avions américains ont gratifiés la région de quelques projectiles, qui n'ont aucune analogie avec les œufs de Pâques.

7 avril

Vendredi saint. Nous avons peur que « les nécessités de la guerre » n'aient relégué cette fête religieuse, au rang des jours ouvrables. Mais non : c'est férié comme les années précédentes.

De bon matin, donc, nous partons en promenade, dans la commune, en plusieurs groupes et dans différentes directions.

En descendant un chemin, Derenne se précipite pour voir une mare, qui selon lui, doit contenir des œufs de grenouilles. Comme il n'y en a pas, il est déçu. C'est pourtant un connaisseur. Avant guerre, il était un grand chasseur de batraciens. Et il avait procuré, plusieurs fois, des grenouilles et des crapauds (vivants, à un très grand savant français.

La commune d'Ezell, où nous sommes, est très étendue et par la force des choses (en l'occurrence : l'éloignement), il y a des camarades qui couchent dans leur ferme et qu'on ne voit que très rarement. La plupart sont des agriculteurs français.

Par ailleurs, il existe un autre lager (Krummen) où sont logés une dizaine de prisonniers (Belges et Français). Ceux-là viennent, généralement, au village, le dimanche après-midi.

En poursuivant notre promenade, nous passons près de ma première ferme : une maison isolée sur un plateau battu des vents.

Le Baour, justement, est entrain de couper du bois. C'est un homme qui parle peu, car il n'a pas d'interlocuteur. Il travaille toujours en boitant, du fait qu'il a été blessé en Argonne pendant la guerre de 14-18. Son premier fils a été tué en Russie. Le second qui était en Hollande est revenu pour diriger la ferme.

Les autorités Allemandes, même en 1944, ont, constamment, essayé, dans la mesure du possible, de garder des hommes valides, dans l'agriculture.

Par un chemin sinueux, qui rappelle les Vosges, nous redescendons, dans des lacets, entre des sapins et une rivière.

Un peu plus bas, nous regardons longuement, une escavation qui a été forée par des chercheurs de pétrole. L'eau s'y engouffre en tourbillonnant.

La petite route qui descend à Helberg rappelle de vieux souvenirs.

Derenne, tout attendri, contemple les champs de son ancien patron et murmure : « C'est un hameau qui a quelque chose d'accueillant ! »

8 avril

Une demande établie pour Schulz lundi dernier, au sujet de la nourriture qu'il reçoit chez son patron, a déterminé la venue d'un sous-officier Allemand.

Schulz maintient ses affirmations et veut que sa réclamation suive son cours.

A l'occasion des fêtes de Pâques, Bonfils s'est remis dans son ancien métier, de boulanger, c'est-à-dire la main à la pâte.

Résultat : un déjeuner pantagruélique : pâté en croûte, flan à la semoule.

Bonfils est, décidément, un garçon précieux, car il est aussi pâtissier.

9 avril

Le Kommando de Bérach — le plus important de la région — présente cet après-midi une pièce de théâtre, dans une salle de café.

Notre gardien, à qui la chose déplaît, dit qu'il va se renseigner. Défense d'employer une bicyclette. Qu'importe, lui dit-on, seulement le nombre des volontaires se réduit tout de suite. Il y a 15 km pour aller à Bérach et autant pour revenir !

Nous partons à midi, munis d'un ordre de marche et nous sommes 5.

Cadence très vive sur la route. Nous prenons 6 camarades en passant à Fischbach. Notre Jules, qui en est à son 16 ou 17^e kommando est pour l'instant à Fischbach, mais il veut déjà s'en aller ailleurs.

Parisien du 20^e arrondissement, il s'exprime toujours en argot.

Voyant, par exemple, une femme qui porte des souliers usagés, il s'écrie : « Ah ! vise un peu, y'a ses pinceaux qui se barrent des targettes ! »

L'allure ne décroît pas. Minel et Bonfils, qui sont en tête, règlent la marche comme des vieux troupiers. En arrivant à Bérach, nous trouvons la salle de café, assez facilement, mais nous découvrons aussi, sur la place, au moins 150 bicyclettes. A part ça, c'est défendu !

La salle est archi pleine. On nous trouve des chaises, avec beaucoup de peine.

Il y a un orchestre pour faire patienter les spectateurs.

C'est une pièce en 3 actes, Bichon, qui va être jouée, par les camarades de Bérach. Elle a été présentée au théâtre de la Michodière, à Paris, avec des grands comédiens.

Le spectacle valait la peine de se déplacer. Nos P.G. de Bérach ont superbement interprété la pièce et ils recueillent des applaudissements frénétiques et mérités.

Une quête faite dans la salle rapporte 404 marks. Peut-être, aurons-nous l'orchestre pour notre matinée du 30 avril ?

Pour le retour nous avons de la pluie. Dès notre arrivée, je fais une sérénade terrible au gardien, pour les bicyclettes.

10 avril

Pour se justifier, le gardien a fait venir le sous-officier d'Umdorf, un petit brun, à moustaches, qui s'évertue à me convaincre que le wachmann n'a fait qu'appliquer les ordres.

Schulz a rédigé une réclamation en allemand et l'a donnée au sous-officier. Il se plaint, notamment, d'avoir été injurié.

Cette demande inquiète le gardien. Il essaye de me mettre dans son jeu, en protestant qu'il ne lui serait, jamais, venu à l'idée d'injurier un prisonnier, en le traitant de « dréckédé ».

A part Honoré, Berrard et Marius, tous les autres camarades des fermes n'apparaissent pas.

Chaque mois, je dois lire une circulaire relative au travail des prisonniers de guerre. J'y entremêle, toujours, un mode d'emploi sur la façon de repasser les lames de rasoir.

Tous les présents pouffent aux éclats, tandis que le gardien roule des gros yeux.

Arnold est pour le moment dans une période de courage. Elles sont rares, mais elles reviennent, à intervalles irréguliers.

Depuis hier, notre artiste a dressé son chevalet devant la porte et sculpte une tête de mineur. On le raille souvent, mais il faut reconnaître qu'il est doué d'un talent peu commun. De plus, il est amoureux de son art et s'anime dès qu'on en parle.

Domage qu'il soit si négligent. Avec un peu plus de vigueur, il pourrait faire de grandes choses.

Voici les fêtes de Pâques terminées. Le travail nous attend !

OFFRE SPÉCIALE AUX LECTEURS du « LIEN » et à LEURS FAMILLES

100 CARTES DE VISITE, en boîte plastique (Maximum 3 lignes imprimées. Sans relief)

Prix franco : 70 F

100 cartes en plus pour : 35 F.

Si possible, joindre une de vos anciennes cartes pour le modèle des caractères, nous emploierons les mêmes ou les plus approchantes.

Toute commande doit être rédigée en lettres d'imprimerie pour éviter les erreurs.

Commande à adresser à :

Imprimerie J. ROMAIN
79110 CHEF-BOUTONNE

Toute commande doit être accompagnée de son chèque de règlement. Merci.

11 avril

Superbe journée, avec une brise fraîche, qui tempère la chaleur.

Avec mon Baour, nous chargeons une voiture de foin, pour la conduire à Umdorf. Voyage sans histoire. Nous entassons le foin dans un wagon. C'est la réquisition. Il y a beaucoup d'autres fermiers qui ont amené du foin. Des quantités de camarades sont là également, mais ils n'ont pas de nouvelles récentes à transmettre.

Arnold est véritablement dans une période créatrice. Sitôt rentré, il prend sa spatule et se mesure avec la terre glaise. Pour « figoler » les yeux de son « mineur » du Pays noir, il a demandé les services de Delâtre, qui pose comme modèle. Pour les portraits, Arnold est un maître.

12 avril

La température est idéale et les prés verdissent à vue d'œil. On répend de la potasse dans les champs. En suite on herse, avec deux bœufs.

Les Italiens, dont on parlait depuis longtemps, sont arrivés ce soir. Ils sont 10. Notre gardiens est parti pour assister à leur aménagement. C'est le policier, manchot,

qui nous tient compagnie, en attendant son retour et c'est une preuve que nous ne jouissons plus que d'une liberté fragile.

Comme le wachmann tarde à rentrer, nous avons, ensuite pour cerbèfe, le bourrelier du village, qui cultive la ressemblance avec Hitler. Autrefois, il était policier et tout puissant, dans la hiérarchie du « Parti ». Il a été détrôné de ses fonctions par l'instituteur et il en est resté un peu mortifié. Cela ne l'empêche pas, d'ailleurs, de militer, au sein du parti, d'une façon active.

En voilà un, qui n'a pas perdu l'espoir, de voir triompher l'Allemagne. Les reculs, les bombardements, les revers, rien ne peut influencer sa confiance inébranlable. Les Cosaques seraient sur les bords du Rhin, que sa croyance en la victoire finale, n'en serait pas entamée.

« Nous allons laisser les Russes, dit-il, s'épuiser encore un peu... Mais, attendez qu'ils arrivent aux Karpathes, vous verrez la surprise qu'on leur réserve. Nous reprendrons l'offensive, quand le Führer jugera le moment opportun ! »

Il est inutile d'essayer de le tromper, tant ses paroles sont prononcées avec une farouche conviction.

De plus, on voit dans ses yeux, luire une étincelle, qui ne laisse aucun doute, sur la foi aveugle, dont il est animé. Contre un tel fanatisme, les meilleurs raisonnements ne peuvent rien...

13 avril

Le soleil s'élève, dans le ciel, un peu plus chaque jour. Ce matin, on sème de l'avoine et après le Mitagessen on passe la herse, dans le grand champ, derrière la maison. Le Baour et les femmes rentrent de la paille, qui a déjà servi.

Vers 14 heures, un grand spectacle visuel et auditif, fait lever toutes les têtes. Par groupes d'une cinquantaine, des avions américains se dirigent vers l'Est.

Le soir, j'entends des passants qui s'interpellent, sur la route : « Mais où sont donc nos chasseurs ? » Question qui reste sans réponse.

14 avril

Nous profitons, actuellement, des plus beaux jours du printemps. La nature s'éveille. Le renouveau va transformer le règne végétal, comme un magicien.

Les pâquerettes sont déjà visibles dans les prairies. Elles étalent leurs corolles au ras du sol, comme si elles avaient peur de se montrer.

Quelques coucous commencent à percer, au milieu des étendues vertes. Bientôt la végétation sera en plein essor.

Ces remarques sont d'une grande banalité. Mais il faut m'en excuser. C'est le printemps !

En fin de matinée, le feldwebel d'Umdorf, vient m'interroger, à propos de Schulz. Je n'avais qu'un mot à dire pour lui faire quitter le kommando. Bien entendu, je ne l'ai pas fait et au contraire je l'ai défendu de mon mieux.

J'en ai profité pour questionner le feldwebel sur les promenades du dimanche. « Elles n'ont été suspendues, en partie, que pour les fêtes de Pâques, me dit-il, mais faites en sorte de ne pas courir dans toutes les directions. Autant que possible, sortez en petits groupes.

L'instituteur, qui nourrit à notre égard, une animosité non dissimulée, s'est parait-il plaint, que nous possédions une clef du lager. Je ne vois pas en quoi la chose peut le gêner.

15 avril

Nous semons de l'orge dans le grand champ. Ensuite, avec l'attelage, je promène le gros rouleau dans un pré et dans le verger.

Le soir, à 3 ou 4, nous aménageons une armoire chez la belle-fille du patron de Casimir.

16 avril

Temps de pousse. Coups de soleil brûlants.

Je me rends à la visite pour obtenir une attestation, stipulant que je dois recevoir des soins dentaires.

Le docteur ne me fait pas trop de difficultés pour m'en délivrer une. Muni de ce précieux papier, j'espère pouvoir aller au stalag, passer quelques jours.

Un petit voyage, en cette saison, n'est pas pour me déplaire.

Dans la salle d'attente du docteur, je parle avec un Alsacien qui travaille dans la région depuis un an, contre son gré. Toute sa famille a été transportée en Allemagne, après la fuite d'un fils qui s'est réfugié en Suisse.

Toute la soirée, nous tenons une discussion sur le théâtre. Le programme est arrêté, les chansons sont choisies. Il a fallu déployer toute une diplomatie, pour décider Houjet à tenir le rôle de souffleur.

Surprise de taille. Le gardien a reçu un coup de téléphone, l'enjoignant de m'envoyer, demain, par le premier train, au camp de Villingen.

Il suppose que tous les Hommes de Confiance de la région sont appelés également.

La vie a tout de même des coïncidences étranges. Juste au moment où j'avais projeté d'aller au stalag, voilà qu'on m'y convoque, sans que je sache pourquoi.

C'est mon Baour qui en fait une tête quand je lui annonce la nouvelle !

J'ignore complètement quelle raison peut motiver ce voyage, mais la perspective du déplacement me rend tout guilleret !...

(A Suivre).

Maurice ROSE.

Le petit lapin blanc

Ecrivant dernièrement au Lien, auquel je suis abonné depuis la fin de la guerre, j'ai eu l'idée, un peu saugrenue peut-être, de poser la question suivante à son Rédacteur en Chef : Henri PERRON.

Est-ce que cette revue, qui ne manque pas d'intérêt par tous les souvenirs qu'elle rappelle de la captivité, accepterait un récit de ma part qui essaierait de ressusciter une évasion que j'ai essayé de faire en 1943 ? Je dis de suite qu'elle n'aboutit pas à son terme, puisque je fus repris et ramené au camp. Mais, en tant qu'enseignant que j'ai été, je me suis aperçu qu'en la racontant à mes élèves avec toutes les péripéties qui la composaient, et elles sont nombreuses, elle les a bien intéressés, au point que souvent, ils m'obligeaient à la leur répéter.

Henri PERRON m'a répondu une lettre gentille dont je le remercie, me laissant entendre que Le Lien acceptait fort bien ma copie, qu'il en avait d'ailleurs beaucoup d'autres et que les lecteurs s'intéressaient fort bien à tous ces récits.

Je me lance donc dans ma petite aventure donnant d'abord mes coordonnées pour mieux situer le fait. Mon nom est MILLOT Armand. J'ai été mobilisé en 1939 et incorporé aux Chasseurs Alpins (47° B.C.A. - Allevard).

Pour peu de temps, car le bataillon fut dirigé rapidement au nord, après une courte halte dans le Jura ; sur l'Ailette, où nous étions en mai 1940, face aux Allemands qui se trouvaient sur l'autre rive, à une quinzaine de mètres.

Il y eut un bon nombre d'accrochages et pour ma part, en temps que chef de groupe, sans ma grenade F1 quadrillée, je ne serais plus de ce monde ! Les Allemands, en effet, se servant d'une barque insubmersible, avaient franchi l'Ailette, en face de la position qu'occupait mon groupe et s'approchant baïonnettes au canon, en hurlant la mort au point où je me trouvais... (petite tranchée creusée dans la berge de l'Ailette) m'auraient écharpé sans peine. Fort heureusement, je ne perdis pas mon sang-froid, et les laissant approcher — ils étaient une demi-douzaine — à quelque 10 mètres à peine, je lançai ma grenade dégoupillée dans le groupe. Il y eut du dégât, du sang, des cris... peut-être des morts !... mais j'étais sauvé. L'alarme avait été si chaude pour eux qu'ils emportèrent les victimes et repassèrent l'Ailette. Voici donc une description entre beaucoup d'autres. Elle m'a laissé un souvenir, disons atroce ! J'ai peut-être tué !

Ah ! la guerre est terrible. C'étaient des soldats comme moi ! Ils ne méritaient pas cela ! J'espère, pour ma part, que je ne verrai jamais de tels drames !

Mais, j'en viens rapidement à mon sujet d'évasion manquée, complètement différent. Je le reprends en omettant de nombreux détails.

Après avoir quitté l'Ailette, le bataillon se retire précipitamment du côté de la Marne, car les troupes allemandes nous suivaient à grandes enjambées. Tant et si bien, qu'après avoir traversé les Marais de St-Gond, dans la nyctale ou presque, nous fûmes faits prisonniers. C'est là, qu'en colonnes serrées et conduits par les SS, nous rejoignîmes d'abord Laon. Puis, après un séjour d'hiver de plusieurs mois en France, ce fut la déportation en Allemagne où nous arrivâmes au camp de Sandbostel, à 50 km au sud de Hambourg, vers la mi-février 1941. C'est là que commença pour tous ceux qui avaient été faits prisonniers, la vraie captivité !

Qu'était le camp de Sandbostel ? Une vraie tour de Babel ! Ses dimensions ? 1200 m de long sur 800 m de large. Quelques 50 baraques à l'intérieur, abritant à la fois : Français, Belges, Yougoslaves, Anglais, etc. Y étions-nous bien ? Contrairement à ce que vous pouvez penser, je réponds, oui ! Sans doute, les premiers mois, en 1940, furent très durs. Nous crevions la faim ! Les Allemands nous ravitaillaient à peine ! Mais, dès la fin de 1940 et surtout en 1941 et 1942, les vivres Pétain et nos colles de France nous arrivèrent. Du côté nourriture, nous n'avions pour ainsi dire pas à nous plaindre. J'ajoute même que la discipline générale du camp était viable. Les sentinelles qui nous gardaient étaient souvent des « béguillards » dont leurs collègues étaient sur le front de Russie en train de se battre. Ils n'avaient donc rien de bien guerriers ! Pour ma part, en tant qu'enseignant, j'avais demandé une place dans les bureaux pour inscrire les prisonniers de l'extérieur qui se présentaient en masse souvent. C'était un peu le filon pour moi.

Mais, il faut bien que j'arrive à mon évasion ! Depuis le temps que j'écris sur tout autre sujet, je dois nettement commencer à vous ennuyer.

M'y voici donc !... L'année 1943 était arrivée. Nombre de convois de prisonniers étaient rapatriés en France pour cause de maladie. D'autres, parce qu'ils avaient un âge plus que certain ! Les Allemands les rapatriaient. Ce rapatriement se faisait de la façon suivante.

Une gare se trouvait à peu près à 10 km de notre camp. Un train français y venait et prenait le groupe qui était rapatriable. C'étaient 500 ou 600 prisonniers au plus, suivant le cas. Une idée me vint en tête. D'ailleurs, elle ne vint pas qu'en moi ! Cette idée fut la suivante : Si j'arrivais à me glisser dans le convoi du train, en me dissimulant ? Ainsi, ce serait la bonne évasion ! Mais, fallait-il se mettre dans le convoi ? puis gagner le train avec lui et échapper à la vérification qui était faite pour tous les wagons ; car des sentinelles nombreuses étaient là pour compter leurs hommes. Comment faire ?

Alors, voici quel fut mon stratagème. Je consultais tout d'abord l'homme de confiance du camp, qui était au courant de beaucoup de choses. Je lui demandais à quelle date devait partir le prochain train de prisonniers devant être rapatriés en France.

Je me gardais bien, naturellement, de lui dire que c'était, suivant l'expression, pour « faire la malle ». Nous étions en septembre 1943. Il me dit : « Mon vieux, j'ai appris par le bureau des Allemands, que le train en partance, devait franchir la frontière franco-allemande, le 15 septembre prochain ». Je le remerciais vivement, sans donner naturellement aucune raison. Mais ma résolution était prise. Et la voici.

Je vous ai dit précédemment que je faisais partie du bureau d'inscription des prisonniers qui arrivaient. Mais j'avais aussi, comme autre emploi, en le demandant aux autorités du camp, la possibilité de me joindre à des corvées de camarades, n'importe lesquelles... qui, à coup de camions, sortaient du camp et allaient chercher des vivres à la gare, ou des produits de maçonnerie : briques, sable, etc., dans les fabriques avoisinantes. Faisant cela, je n'attirais absolument pas l'attention, disant par exemple, ce qui était accepté, que je remplaçais un camarade pour la circonstance.

Mais la corvée, malheureusement, qui allait sortir du camp, devait se faire quelques jours avant le 15 septembre. J'ignorais la date exacte. Et par ailleurs, le train devant passer la frontière le 15 septembre, pouvait quitter la gare le 14 ou le 15. Et par surcroît, j'apprenais que la corvée n'allait pas à la gare, mais dans une briquetterie que je connaissais sans doute, mais qui se trouvait au moins à 15 km de la gare. Le plan s'avérait alors bien plus difficile à mettre en place ! Peu importe ! Puisque le train passait la frontière le 15 septembre, il devait quitter probablement la gare, le 14 ou le 15. J'allais donc faire l'impossible pour le prendre.

Champagne LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix

Et tout d'abord, une première chose à savoir : c'était de connaître la date exacte de la corvée pour la briquetterie. Je finis par l'apprendre. Elle aurait lieu le 13 septembre. C'était une assez bonne nouvelle. En effet, le 13, je prenais le camion avec les copains de la corvée qui ignoraient tout, et j'allais à la briquetterie. Là, j'essaierais « de me tirer » et j'aurais 1 ou 2 jours pour arriver d'abord à la gare, puis au train, et le prendrais sans me faire repérer par les sentinelles allemandes, ou les rapatriés. Tout était prêt sur moi. J'avais un vêtement de travail bleu, directement sur la peau ; j'avais pu trouver également un brassard portant l'inscription « démobilisé ». Il me servirait lorsque j'arriverais en France. J'avais également un peu d'argent français. Et surtout, j'avais ce qu'on appelle une « clé de Berne », que m'avait fabriquée un copain de Lyon nommé VIRET. Cette clé me permettait d'entrer dans le pan coupé qui se trouvait jadis au bout du couloir, dans nos trains français de l'époque. C'est là que le chef de train mettait en général ses affaires : outils, lanterne, blouse, etc. Si le train français se trouvait d'arriver la veille du départ des prisonniers, comme c'avait été l'habitude pour les départs précédents, je m'introduirais dans ce petit logement (pan coupé) avec ma clé de Berne, et j'aurais sans doute la chance de ne pas être découvert en cet endroit. Les Allemands qui allaient compter les partants, n'auraient pas l'idée de venir voir ce qu'il y avait dans ce « pan coupé », situé à l'extrémité du couloir. Les choses semblaient vouloir bien se présenter.

Le 13 septembre, à 8 heures, le camion démarrait du camp pour aller à la briquetterie. Il avait une remorque. Je m'y hissais. Un copain s'y trouvait. Je lui fis comprendre que j'aurais aimé être seul ! Il rejoignit les copains qui étaient dans le camion avec la sentinelle. Et nous voilà partis. Mon intention première, en effet, était de sauter, lors d'un tournant, car on passait dans les bois et le gardien n'aurait peut-être rien vu. Mais, c'était dangereux, et je risquais une bonne balle dans la peau !...

On arriva donc à la briquetterie, pour charger de briques camion et remorque. Je m'éloignai quelque peu, prétextant un besoin. Quand je revins, tous les copains étaient déjà « au boulot ». Le gardien, un peu furieux, me dit : « keine arbeit ? », c'est-à-dire : pas de travail ? — « Schnell » : vite, vite ! « Kome hier ! » Je le suivis ; il allait me donner du travail. J'empruntai le pas derrière lui. Il pénétra dans de nombreux couloirs de la briquetterie et me conduisit à une sorte de petit réduit où se trouvaient des briques cassées, détériorées. Il y avait là une brouette. Il me fit comprendre qu'il fallait la remplir et le suivre. J'ai pensé un moment que les choses tournaient mal. S'il me conduisait à l'intérieur de la briquetterie, j'étais coincé et n'aurais pas l'occasion de « fichier mon camp ».

Mais pas du tout ! Tout tourna très bien ! Je suivis donc mon guide avec ma brouette pleine de briques cassées ; il me fit sortir des couloirs de la briquetterie, me fit traverser une cour et me condui-

sit à son extrémité, qui était terminée par une sorte de ravin bien en pente, rempli de buissons, de haies et de beaucoup d'autres choses. C'était un remblai où l'usine venait jeter ses détrit. Alors le wachman (gardien) me fit comprendre ce qu'il fallait faire. Il fallait approcher le plus possible du ravin et y basculer les briques cassées. Faire cela, toute la matinée, pendant que les copains chargeaient le camion ; j'eus très vite compris...

« Verstanden, verstanden », lui dis-je (j'ai compris !) Je fis à peu près 5 ou 6 voyages, en regardant chaque fois si mon « wachman » me surveillait. Pas du tout ! Il avait dû pénétrer dans la briquetterie et lier conversation probablement. Je crois que c'est à la 5 ou 6° brouette que je fis le coup ! C'est-à-dire ? Je bousculai brouette et brique dans le ravin... et je plongeai avec, m'accrochant aux buissons, aux arbres et à tout ce qui se trouvait là, me laissant glisser jusqu'au bas ! Je n'avais pas été vu, car aucun coup de sifflet ou coup de feu n'avait retenti.

Mais tout n'était pas terminé ; je me trouvais maintenant au bas du ravin, mais j'avais devant moi, un pré bien vert qui s'étalait sur quelque 4 à 500 mètres et qui montait en face. Or, je devais le traverser en le remontant pour rejoindre les boqueteaux et la forêt qui se trouvaient de l'autre côté. Il était 10 heures du matin à peu près, et il faisait un soleil éclatant. En le franchissant, car je voulais le franchir, j'allais être en pleine vue de la briquetterie et si mon wachman se trouvait d'être dans la cour, à me chercher par exemple, c'était le coup de sifflet sans merci, ou le coup de feu, si je n'obtempérais pas. J'hésitais donc un petit moment, car c'était l'instant critique. Mais, peu importe, je m'élançais de toutes mes forces pour faire l'ascension du pré. J'eus de la chance. Personne ne me vit !

J'arrivais à la lisière des petits boqueteaux qui se trouvaient au sommet du pré. Je les traversais en courant pour vite échapper aux vues. J'allais si vite que je faillis rentrer dans une clairière où il y avait une ferme remplie de gens. Heureusement, je m'arrêtai à temps, et là encore, personne ne me vit ! Je rebroussais un peu chemin pour savoir si j'allais contourner clairière et ferme et m'éloigner de la briquetterie, le plus rapidement et le plus loin possible. Et c'est en rebroussant chemin, que je trouvais une bonne solution.

En effet, dans les boqueteaux que j'avais atteints, après avoir traversé le pré montant, il y en avait un assez spécial. Il était assez dense, mais surtout, il contenait un amas de fagots de bois, au nombre au moins de 20 ou 30, longs de 3 à 4 mètres et empilés les uns sur les autres. Une idée me vint. Je vais sortir quelques fagots, me confectionnant ainsi une place pour me cacher. Je les remettrai ensuite bien en position, et ainsi je serais pleinement dissimulé. Si on vient voir pour me trouver dans les parages, on ne pourra pas me découvrir ici. Aussitôt réfléchi, aussitôt fait ! J'arrangeais parfaitement les fagots, me flanquant dessous, comme dans un nid, vérifiant si on pouvait me voir de l'extérieur. J'étais parfaitement caché. Et je me mis à attendre pour voir ce qui allait se passer.

(A Suivre).

Armand MILLOT.
Chasseur Alpin au 47° B.C.A.

MOTS CROISÉS

par Robert VERBA

N° 399

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
1									
2									
3									
4									
5									
6									
7									
8									
9									

HORIZONTALEMENT :

- 1. - Colifichet de peu d'importance. — 2. - Provocateur de troubles. — 3. - Attention ! - Culottée. — 4. - Le centre du bacon. - Adverbe de lieu. — 5. - Odeur du bacon avarié. - Transporte des chevaux. — 6. - Creusa des sillons. - Grillé, est utilisé comme ersatz de café. — 7. - Manifestation brillante et fugitive. — 8. - Louer un bateau ou un avion. — 9. - Continuerez à être dans un endroit.

VERTICALEMENT :

- 1. - Toujours prêt à se battre. — 2. - Embêtait. — 3. - Font partie des « 33 », comme maintenant notre ami Terraubella. — 4. - En montant, 7° lettre de l'alphabet grec. - Petite embarcation aimant l'eau. — 5. - Possessif. - Voyelles doublées. - Celle des champs représentait le but des anciens P.G. — 6. - Célèbre collègue anglais. - Femme célèbre d'Israël. — 7. - Article. - Danse à trois temps. — 8. - Parcourue. - Partez ! — 9. - Critiquer vivement.

Solution de cette grille dans ce journal.

Les Anciens de Heide

Article paru dans la « Dithmarscher Zeitung » en date du 12-7-83 après notre rencontre au Mans.

D'anciens prisonniers de guerre français et belges maintiennent le contact...

Salut de France ! Que devient Heide ?

Quand Roger MARQUETTE, 75 ans, d'Amiens (France), se promène dans le centre de Heide, il peut pour le moins s'étonner : il y a eu trop de changements ici depuis 38 ans, c'est trop différent de ce que c'était à la fin de la dernière guerre mondiale. Prisonnier de guerre il était alors soumis au travail forcé dans les environs en compagnie de 120 français, belges et quelques yougoslaves. Mais Roger Moquette qui au cours des dernières décennies s'est retrouvé de nombreuses fois à Dithmarschen, dispose de beaucoup d'informations. Ses compagnons de captivité les reçoivent lors de leur rencontre annuelle, dans leur patrie.

Marquette est — aujourd'hui encore — l'interlocuteur, l'organisateur et l'homme de confiance, tout comme à Heide de 1941 à 1945. Dans le même temps il s'est lié d'amitié avec un couple de Heide qui prend part à ces rencontres du souvenir. En effet, l'un des détenus — un jeune yougoslave — fit durant la captivité la connaissance d'une fille de Heide, et l'épousa une fois la guerre terminée. C'est ainsi qu'il ne rentra pas en Yougoslavie et trouva ici une seconde patrie.

Mais le temps a passé : les jeunes soldats sont devenus des personnes âgées, bon nombre d'entre eux ne sont plus, et le groupe rétréci d'année en année. Pour cette raison, les épouses s'y joignent à présent.

On interroge particulièrement le couple de Heide, qui doit répondre à toujours davantage de questions sur les lieux et les personnes avec lesquels ces hommes établirent des liens étroits au cours de la guerre. Et notre « Heider » d'adopter d'ajouter : « Ces retrouvailles se déroulent dans la plus pure tradition française autour d'un banquet de plusieurs heures, raffiné et arrosé de bons vins ».

Ce qui toutefois était tragiquement sérieux, perd avec le temps de son indicible horreur et s'émaille de traits pittoresques dans la mémoire des anciens P.G. Ainsi, lorsque des bombardiers survolèrent en vrombissant le terrain de foot, ce fut un fameux sauve-qui-peut, et notre yougoslave accrocha dans les barbelés des pièces de son unique pantalon.

Cependant, même si lors de ces rencontres les souvenirs positifs peuvent l'emporter, et les ressentiments ne pas avoir la priorité, il y a tout un vécu amer qui ne peut être oublié. Qui s'en étonnera ?

— Il y avait « le grand type de la Gestapo » devant lequel il fallait être d'une extrême prudence.

— Il y avait la femme qui répondait à la question d'une petite fille « Ce ne sont pas des hommes, ce sont des prisonniers ».

— Il y avait la mise en garde au yougoslave : « Dis que tu es paysan, si tu vas à l'usine, ils te tuent ! »

Surtout, ne peuvent et ne doivent pas être oubliés les nombreux hommes — Polonais et Russes en majorité — qui disparurent à tout jamais en Dithmarschen. « Ça allait mal pour les Russes », souligne mon interlocuteur, « ils devaient supporter toute la violence et la haine ; pour les français, les belges et les yougoslaves c'était moins féroce ». Certains auraient même reçu un accueil quasi-familial là où on les plaçait. Quelques-uns des prisonniers s'étaient tellement bien adaptés à leur situation, qu'ils pouvaient venir en aide à la population locale dans le besoin, en faisant du marché noir de denrées alimentaires.

Malgré tout, on tenta de s'évader. Seuls 3 officiers parvinrent à rallier l'Angleterre. D'autres échouèrent dès St-Michaelisdonn.

Lors de la réunion annuelle de ces hommes aujourd'hui septuagénaires, des visages connus manquent à l'appel de plus en plus souvent. Une génération se meurt. Les enfants ne s'intéressent pas au passé de leurs pères : ils restent à la maison.

Traduit de l'allemand par
Janine MARQUETTE,
épouse de Roger MARQUETTE.
Transmis par Jean AYMONIN.
27641 - X.B.



SAMEDI 28 AVRIL 1984

Une « étape » agréable et accueillante. A mi-chemin entre la France et la Belgique. Un petit village de l'Aisne, entouré de forêts et de paysages verdoyants : c'est Festieux, à quelques kilomètres de Laon.

Petit village « neuf », qui avait tant souffert de la dernière guerre, renaît dans une restauration respectant le style et le site de cette région de l'Aisne, si souvent meurtrie.

Le Vice-Président René SCHROEDER et son épouse attendaient les « Anciens d'Ulm » se rendant à Nivelles pour la Journée franco-belge.

Il fait un beau soleil... l'apéritif est servi côté cour... c'est charmant et reposant... nous sommes réunis dans cette « oasis » : André et Gaby BALASSE, Huguette CROUTA, Pauline MIQUEL, René et Raymond SENECHAL.

Non loin d'Hirson, à quelques kilomètres de la frontière, venaient nous rejoindre dans ce petit restaurant où le patron cuisine si bien : René et Simone FAUCHEUX de Bellegarde (Loiret) et Aimée YVONET de Chard.

A regret, il fallait quitter ce restaurant et reprendre la route vers Taminon où nous attendaient René STORDER, Emile LEGRAIN et les enfants du regretté Jules MARCHAND.

La soirée, émouvante et pleine de souvenirs nous rapprochait et renforçait une indéfectible amitié.

L. V.

CORRESPONDANCE

Déjà cartes et souvenirs de vacances. Merci de découvrir chaque fois des horizons nouveaux.

Le Président LANGEVIN et Mme, de Budapest, découvrent la Hongrie... sous la pluie... et regrettent le soleil de Menton (pas celui du 3 juin ! des trombes d'eau l'avaient remplacé ! (H.P.)). Nous les en remercions.

Nos amis Pierre et Suzanne PONROY sont à l'autre bout de la Méditerranée à Argelès-sur-Mer... avant de rejoindre Antibes où leur fils Thierry les attend impatiemment. Enchantés de leur séjour ensoleillé. Merci de leur fidélité.

Jean et Paulette BLANC, dans le coin charmant de Carry-le-Rouet, apprécient les calanques des

« Eaux salées de la Côte Bleue ». Toujours fidèles aux anciens d'Ulm. Merci à tous les deux.

Nos amis André LELONG, Courtelon 10130 Evry-Le Châtel, se rappellent à notre bon souvenir. Cet ancien de Magirus Werk I, adresse ses bonnes amitiés à tous les Anciens d'Ulm, et en particulier à ceux du Kuhberg. Amitiés à Alphonse HINZ, Jean BATUT ainsi qu'à nos amis belges, spécialement à Baudouin STERNIS.

Le meilleur souvenir aux anciens d'Ulm de notre ami Victor DHAUSSY, 932 Hameau de Paco, Arès 33740.

LE 19 MAI... A CONNAUX

Nous avons reçu de nos amis Jules et Yvonne GRANIER, du Gard, des échos de leur journée du 19 mai. Rencontre très réussie... plus de 30 convives se sont retrouvés à Connaux (Gard) pour le déjeuner annuel qui réunissait les gardois, ardéchois et lozériens de l'Amicale VB-XA, B, C. Un menu de choix, spécialités d'Occitanie, vins du Rhône, champagne et café.

Empêché, j'ai regretté de ne pouvoir participer à ces amicales agapes... et plus encore d'y retrouver mes camarades CHABALIER et CAUSSE et tant d'autres amis.

Jules GRANIER est rétabli. Prudent et confiant, il nous annonce sa visite, ainsi que celle d'Yvonne, si dévouée, le jeudi 13 octobre à Paris. Nous prenons note.

N.B. - Mes camarades CHABALIER et CAUSSE n'ont pu assister à ce déjeuner pour raison de santé. Je leur souhaite un prompt rétablissement. Amicalement.

UN CENTENAIRE QUI SE PORTE BIEN 1884-1984

Le Salon des Indépendants fête son glorieux anniversaire et de nombreux peintres sont venus apporter à cette manifestation leurs œuvres les plus recherchées par les amateurs friands de découvrir de nouveaux talents.

Nos amis Jean et Georges BATUT se devaient d'être présents au vernissage de cette belle exposition.

Jean BATUT présentait un coin de ce Périgord qu'il affectionne, et un autre paysage de l'arrière pays niçois qu'il a découvert grâce à ses enfants qui cherchaient le calme et la beauté des environs de Levens.

Bravo !... quels pinceaux... et vendus le jour même... qu'il fallut en hâte remplacer.

Georges BATUT présentait un autre paysage du Lot et une très belle forêt, un peu mélancolique qui aurait plu à Lamartine.

Bien des camarades n'ont pu découvrir ces œuvres et l'ont bien regretté. J'ai eu la chance de pouvoir les contempler, admiratif. Toutes mes félicitations à ces « Maîtres du pinceau ».

Lucien VIALARD.
Ancien d'Ulm - V.B.

SUCCÈS DE LA JOURNÉE GARDOISE

Grâce à notre ami Jules GRANIER, délégué de l'Amicale pour le département du Gard, qui en avait pris l'initiative, les anciens P.G. du Gard, auxquels se sont joints à l'appel de nos amis POUDEVIGNE et MOUFLET ceux de l'Ardèche, se réunissent chaque année, à l'arrivée du printemps, dans une ville de l'un des deux départements. Le succès n'a pas tardé à venir récompenser les efforts de nos amis gardois et ardéchois.

Notre délégué pour le Gard, Jules GRANIER nous a adressé un petit compte rendu de cette joyeuse manifestation amicale :

« Voilà déjà sept années que le retour du printemps nous invite à nous réunir, cette fois à Connaux (Gard) et le soleil, qui avait boudé toute la semaine, était, lui aussi, au rendez-vous, pour cette journée du 19 mai 1984.

Après une messe, concélébrée par les Pères FORESTIER de Mende et SOUCHE de Viviers, le repas fut apprécié de tous les convives. Le menu en était d'ailleurs fort alléchant. Qu'on en juge :

Apéritif - Assiette de crudités - Truite au vin blanc - Civet de porcelet - Légumes du jardin - Plateau de fromages - Crème renversée - Vins des Côtes du Rhône - Champagne - Café.

De quoi faire saliver les absents !

Ensuite nous avons écouté quelques chansons et les bonnes histoires de notre ami BARELLI. Les 35 participants ont passé une agréable journée.

Nous avons regretté que le Bureau de l'Amicale n'ait cette année délégué personne. Quelques camarades ardéchois s'étaient excusés auprès de leur représentant René MOUFLET. Pour le Gard, notre fidèle de toujours Marc CAUSSE n'avait pu se joindre à nous, ainsi que Pierre CHABALIER empêché pour raison de santé et à qui nous souhaitons un prompt rétablissement. Nous avons également regretté l'absence de Lucien VIALARD, mais il reviendra, il nous l'a promis.

Vers 17 heures nous nous sommes quittés en faisant le projet de nous retrouver l'an prochain en Ardèche ».

Jules GRANIER.
Stalag X.B.

Le Bureau de l'Amicale félicite nos amis gardois et ardéchois de maintenir entre les P.G. cette amitié qui ne cesse de grandir au fil des ans. Il regrette de ne pas avoir pu déléguer à cette brillante manifestation un représentant. La maladie et des déplacements en provinces en sont les causes. Ceux qui auraient pu se déplacer n'étaient, hélas, pas disponibles, aussi, adressons-nous à nos deux amis gardois Jules et Yvonne GRANIER toutes nos excuses. Nous espérons les voir en octobre à Paris.

H. PERRON.

COURRIER DE L'AMICALE

Notre ami CLERGEOT René, 72, rue Kléber, 10000 Troyes, nous prie de transmettre ses amitiés aux anciens d'Ulm. Notre ami René SCHROEDER, vice-président se fait l'interprète des Anciens d'Ulm pour lui adresser leurs amitiés et leur bon souvenir. Notre ami CLERGEOT espère que notre ami BLANC qui a reçu sa photo, prise lors du banquet du 25 mars, a pu récupérer la sienne ?

Notre ami COIFFARD Paul, Chemin Bas de Montagnac, 34120 Pèzenas, nous communique sa nouvelle adresse, indiquée ci-dessus. Il reçoit bien le journal, toujours agréable à lire, malgré les années qui s'ajoutent sur le dos de ses rédacteurs (N.D.L.R. : Hélas ! Il faut s'y faire !... Mais comme le bon vin le talent se bonifie au fil des ans, alors ?...)

Notre ami CAVALLERA Fred, 53, Av. de Nice, 13120 Gardanne, en pèlerinage à Verdun, avec sa section d'ancien P.G., envoie toutes ses amitiés à l'Amicale et aux rédacteurs du Lien. Merci.

Notre ami MARX Yvan, 31, rue de la Gare, Nihèrne, 36250 Saint-Maur, adresse ses meilleurs souvenirs aux amis : MAIGNAN, SITTERLIN, PONTANA, LEIPP, THIRION. Bonne santé à tous. L'année prochaine 1985 sera le quarantième anniversaire de notre retour de 1945. Prévoyez-vous de fêter cet événement dignement ? (N.D.L.R. : Bien sûr que cet événement sera fêté dignement. C'est le souhait du Bureau directeur. Il espère rassembler à Paris le plus de P.G. possible. Déjà, des membres du Bureau travaillent sur ce sujet. Nos camarades seront

d'ailleurs tenus au courant des initiatives qui seront prises).

Notre ami MARTY Félix, Borde-Haute 82230, s'est accidenté aux deux mains il y a quelque temps et se fait faire des pansements à l'Hôpital de Montauban. Nous lui adressons nos meilleurs vœux de prompt guérison avec toutes nos amitiés.

Nos amis Armand et Marcelle GUICHARD sont de grands voyageurs. Une carte de Patras (Grèce) nous donne de leurs bonnes nouvelles. Voici ce que l'ami Armand nous communique du fabuleux périple qu'ils accomplissent en Grèce :

« Nous sommes en Grèce depuis le 17 mai (la lettre est du 24-5-84). Nous avons déjà visité Athènes, Salonique, les Iles Hydras, Poros, (les Cyclades) Egine, le golfe d'Eubée, le Golfe de Corinthe, où nous sommes à l'hôtel en bordure de mer. Nous avons encore deux grandes excursions à faire. Jeudi nous retournons à Athènes

prendre l'avion pour Nantes. C'est un voyage superbe, plus beau que le Canada.

Je souhaite de tout cœur que vous soyez en bonne santé. Toutes mes amitiés à Langevin et à sa dame, Henry André, ainsi qu'à tous les anciens K. G. et amicalistes du Lien...

Nos deux globe-trotters rentrent le 31 mai. Et comme dit notre amie Marcelle « Adieu la belle vie de château... Fini le rêve ! »

Merci à nos deux amis de leur bon message et nos vœux de bonne santé à tous les deux.

Notre ami **HELIAS Jean**, 18, rue de Verdun, 29000 Quimper nous écrit :

« Enfin je viens vous donner de mes nouvelles après une longue absence pour cause de maladie et convalescence. Pour le moment tout va bien après avoir été très secoué et ma famille va bien également, Dieu merci.

Je n'ai pu trouver dans vos journaux aucun de ceux avec qui j'ai cohabité, c'est-à-dire kdos 406 et 846 Stalag XA ».

Tous nos meilleurs vœux de bon rétablissement à notre ami à qui nous adressons toutes nos amitiés.

Notre ami **LALLEMAND René**, 88210 Mesnil-Senones, nous écrit :

« Je m'empresse de vous faire parvenir le montant de ma cotisation et du carnet. Je m'excuse de mon retard. Je dois vous avouer que c'est une négligence de ma part, mais je pense que vous m'accorderez les circonstances atténuantes ! (Accordé) car l'âge et l'état de santé doivent y être pour quelque chose... et pourtant j'ai toujours du plaisir à lire Le Lien. J'espère que ma lettre vous trouvera en bonne santé et puissiez continuer votre activité et votre admirable dévouement longtemps encore ».

Notre ami **Roger COLLIN**, Hortes 52600 Chalindrey, nous écrit :

« C'est avec plaisir que je viens vous annoncer que notre camarade Jean FOURNIER, Maire de Germisay, Conseiller Général du canton de Poissons, ancien agriculteur, mais en même temps paysan historien, vient de se voir décerner les palmes académiques (chevalier). Cette distinction est méritée et j'en suis heureux... »

Encore une distinction qui honore notre Amicale. Nous sommes heureux de féliciter le nouveau chevalier et lui adressons notre fraternelle amitié. Nous remercions notre ami Roger de nous avoir communiqué cette bonne nouvelle et nous nous rappelons à son bon souvenir.

Notre ami **ALAUX Roger**, mte 9227 - V.B, 11160 Rieux-Minervois, nous écrit :

« Je viens tout d'abord remercier le camarade ROSE d'avoir répondu si vite à ma lettre relative à l'U.N.E.G.

« Il y a quelques jours j'ai reçu un questionnaire émanant du Ministère de la Défense à la suite de mes démarches, donc tout va pour le mieux.

Autre sujet : Y a-t-il encore des camarades P.G. qui setrouvaient au camp de Villingen en janvier 42, alors qu'il y avait 80 cm de neige et que tout le personnel disponible au camp allait tous les jours enlever la neige sur la voie ferrée. Un jour à retenir particulièrement : le 30 janvier 1942, température -32°. Date relevée sur mon carnet... Réveil le matin à 5 heures, départ par le train en gare de Villingen, direction Sommerau et Triberg.

Arrivés sur les lieux de travail, pelles et pioches entrent en action, et avec cette température glaciale, il ne fait pas bon sur la voie. A midi, nous avons mangé dans le wagon qui, heureusement, était chauffé.

Le soir, retour au camp, par le train où nous étions mélangés aux voyageurs allemands. Il y a même un de nos camarades P.G., un Alsacien parlant très bien l'allemand, qui, sous la surveillance du gardien, a fait les lignes de la main à une voyageuse.

Autre récit : Saviez-vous que le 17 mai 1941 je me trouvais en corvée à la gare de Villingen, et qu'il est passé des troupes françaises allant à Salonique ; que le 30 juillet 1941, où je me trouvais à nouveau à la gare, un détachement du 404 D.C.A., ainsi que le 9^e Régiment de Tirailleurs Marocains, venant de Salonique, reentraient en France. On aurait bien voulu les accompagner, mais nos gardiens étaient sévères.

Je tiens encore à vous signaler que la maman du camarade Ernest BARRIERE qui nous a quittés, va fêter ses 102 ans en famille, dans la foi chrétienne.

J'espère avoir raconté quelques détails qui devraient intéresser les amis qui ont vécu ces mauvais jours.

Plus rien à vous dire pour le moment, veuillez recevoir, Chers Amis, mes meilleures amitiés ».

Merci à l'ami ALAUX de sa gentille lettre qui, en effet nous rappelle quelques souvenirs. Pour ma part je me souviens très bien du passage des troupes françaises en gare de Villingen et de quelques injures que des P.G. leur ont adressées. L'événement a fait quelques bruits dans le camp ! Personnellement j'adresse à Mme BARRIERE, la mère de mon ami Ernest BARRIERE, qui a participé fidèlement pendant de nombreuses années à la rédaction du Lien et qui nous a quittés prématurément, mes plus amicales félicitations pour ses 102 ans. Puisse-t-elle fêter encore de nombreux anniversaires. Bon anniversaire Mme BARRIERE !

Notre porte-drapeau **A. DARCHY** n'oublie pas les amis. En promenade en Espagne il nous envoie un amical bonjour d'el Teide (Ténérife). Un peu de détente dans l'année ne fait pas de mal, nous dit-il.

L'ami **CHARPENEL Julien** continue sa cure d'oxygénation. Cette fois, avec Madame ils sont à la Résidence Les Hyvans, altitude 799 m, à Chorges dans les Hautes-Alpes. « Dans un cadre magnifique, nous dit-il, avec le bleu du lac et la cime neigeuse des montagnes... » Ils adressent à tous leur bon souvenir et leurs sincères amitiés. Merci Julien.

Le Président **LANGEVIN**, et le Trésorier **Mimile GEHIN** et leurs épouses ont passé d'agréables vacances au bord de la grande bleue à Menton. Ils se rappellent au bon souvenir de leurs amis.

Notre ami **MUCHERT Louis**, Vieille Cornée Offémont, 90000 Belfort, souffre depuis le mois d'octobre 83 d'une attaque qui lui a occasionné une paralysie du côté droit. Tous nos meilleurs vœux de guérison à notre ami

MUCHERT à qui nous adressons toutes nos bonnes amitiés.

Notre ami **BELIN Adrien**, Linazay, 86400 Civray, nous écrit :

« Bien des choses de ma part à tout le Bureau pour le bon travail accompli. Merci également pour Le Lien que je reçois régulièrement et qui me fait plaisir. Mais curieux, du kdo 12030, je suis le seul !... Je ne vois jamais de noms de copains ! »

Notre ami **VANDOORNE Georges** (ex X B Mle 37929), 23, rue Aristide-Briand, Rosendaël, adresse à tous son cordial souvenir et ses bonnes amitiés. Merci pour notre C.S.

Notre ami **PONSONNAILLE Jules**, La Chastre, 48120 St-Alban, nous dit que c'est toujours avec peine qu'il voit pas mal de décès des camarades qui nous quittent. Les ans qui s'accumulent creusent, hélas, dans nos rangs, de terribles brèches.

Notre ami **HANTZ Jean**, 11, rue du Moulin, 55000 Bar-le-Duc, souhaite une bonne santé à tous, particulièrement aux anciens du kdo 605.

Notre ami **KLEIN Jean**, Saumane 04150 Banon : Amitié et fidèle souvenir à tous les amis de Villingen.

CARNET NOIR

Mme G. PONS, de Pèzenas (Hérault) à la grande douleur de nous faire part du décès de son mari, notre camarade Georges PONS, survenu le 22 juillet 1983.

Mme R. LOISELLE, 34, rue de Longchamp, 73100 Aix-les-Bains, a la grande douleur de nous faire part du décès de son mari, notre camarade Roger LOISELLE, survenu le 24 septembre 1983, après une très courte maladie.

C'est avec une grande peine que nous apprenons le décès de notre camarade Henri BADENS, Saint-Aroumex 82210 Saint-Nicolas de la Grave, survenu le 28 décembre 1983.

Une lettre qui nous a été retournée avec la mention « Décédé » concerne notre ami Pierre PFISTER, 22, rue de Melun, 77340 Pontault-Combault.

Mme J. LABREUCHE, Le Roufaing-Seux, Saint-Etienne les Remiremont, 88200 Remiremont, a la grande douleur de nous faire part du décès de son mari, notre camarade Marcel LABREUCHE, survenu le 15-4-84.

C'est avec une profonde tristesse que notre ami le Médecin-Général A. SALVAGNIAC, ancien du Waldho, nous fait part du décès de son excellent ami et compagnon de captivité au kommando de Tailfingen, Georges BASSET. Il a retrouvé l'ami BASSET, après de nombreuses années, à Salon de Provence et lui avait alors conseillé de rejoindre l'Amicale, ce qu'il a fait d'ailleurs avec beaucoup d'enthousiasme. Les obsèques de notre ami Georges BASSET ont eu lieu le 26 mars dernier.

Notre ami Pierre PONROY a la profonde tristesse de nous faire part du décès de notre camarade Robert RUFF, ancien du XABC, survenu le 22 mai 1984. Les obsèques se sont déroulées à Monti, le 24 mai 1984.

Notre ami Pierre PONROY, vice-président, se trouvant dans la région a pu présenter aux enfants de notre camarade RUFF les condoléances du Comité Directeur de l'Amicale V.B-XABC ainsi que celles de ses anciens amis du lager Goldina-Brême.

A toutes ces familles dans la peine, le Bureau de l'Amicale et la Rédaction du Lien présentent leurs sincères condoléances.

N'OUBLIONS PAS QUE DANS PEU DE TEMPS NOUS FETERONS LE 40^e ANNIVERSAIRE DE LA LIBERATION. AUSSI, DES AUJOURD'HUI, PREPAREZ-VOUS POUR CETTE GRANDE REUNION

De très nombreux amis nous envoient des lettres d'encouragements et de félicitations, ce dont nous les remercions de tout cœur. C'est grâce à vous, à votre fidélité, que notre Caisse d'entraide se porte bien et que nous arrivons à soulager partiellement de nombreux cas d'amis défavorisés. Si, dans votre entourage vous entendez parler de ces derniers, n'hésitez pas à nous en faire part, car, parmi nos anciens camarades touchés par le malheur beaucoup se replient sur eux-mêmes et sont trop fiers ou trop gênés pour faire appel à notre Amicale. Et pourtant... qu'ils le sachent bien, notre Amicale existe pour venir en aide aux plus défavorisés et en s'adressant à elle ce n'est pas une aumône qu'ils quémandent, mais un geste d'amitié qu'ils reçoivent.

Pour en revenir aux lettres, aux bons vœux, aux amitiés, nous faisons notre possible pour y répondre, et si parfois notre réponse vous paraît un peu brève, sachez que notre pensée accompagne chaque nom et si il nous est difficile de mettre un visage sur ce nom, nous savons qu'il appartient à un ancien compagnon de captivité, et de ce fait, c'est un peu notre frère.

Que ceux à qui nous n'avons pas encore répondu ne nous en tiennent pas rigueur, et si par malheur nous en oublions quelques-uns, qu'ils nous pardonnent. Nous n'avons plus vingt ans, et comme beaucoup, nous ne sommes pas infailibles.

Meilleures amitiés, bon souvenir, bons vœux et bonne santé à tous, de la part de nos amis :

GILLOT Lucien, 5, rue George-Sand, 91800 Brunoy. Merci pour notre Caisse d'entraide.

GAUTHIER, 2, rue Denis-Papin, 93130 Noisy-le-Sec. Merci pour nos œuvres.

LEFEBRE Raymond, 610, rue du MI Galliéni, 78670 Villeneuve-sur-Seine.

FOVET R., 20, rue Ernest Couteaux, 59160 Lomme.

DURIEUX, 197, Av. du GI de Gaulle, 92170 Vanves.

DEMANNY Georges, 17, rue de la République, Nehwiller 67110 Niederbronn-les-Bains.

CUISINIER Fernand, Val Heureuse, Mazères Lezons 64110 Jurançon.

CHAVENON Louis, 2, Square du 8 Mai 1945, 91390 Morsang-sur-Orge.

CHARPENEL Julien, Les Auzières, 26770 Taulignan. Un grand merci.

Général BRUNET Pierre, 13, rue Banes, 92190 Meudon. Merci pour notre caisse.

BETAILE Jean, NGT, Saint-Martial-Entraygues, 19400 Argentat.

BACRO Edmond, 304, Av. Dampierre, 59300 Valenciennes.

BAVART Lucien, 12, rue Ribot, 60100 Creil.

ARCIL René, 14, Quai Amiral Bergeret, 64100 Bayonne. Un grand merci.

GRESSEL Emile, 44, rue Bayen, 75017 Paris. Merci pour nos œuvres.

LEFEVRE Georges, 94, rue du Calvaire, 8000 Amiens.

MENETEAU Gaston, Villa 5, HAM La Tour Ch. Julien, 80340 Six-Fours-les-Plages.

Abbé MULLER Camille, 4, Impasse Saint-Fortunat, 69290 Craponne.

Docteur PALMER Daniel, Campagne de Brive, 04300 Forcalquier. Un grand merci.

GRANDS VINS D'ANJOU

Vins en fûts et en bouteilles

Anjou blanc sec	Anjou Gamay
Coteaux de l'Aubance	Anjou Rouge
Rosé de Loire	Méthode
Cabernet d'Anjou	Champenoise

Richou-Rousseau

Propriétaire - Viticulteur

MOZÈ-SUR-LOUET - 49190 ROCHEFORT

Tél. : 41-82-13 à Denée — Demandez les prix

PAUMIER Paul, 19, Av. Jean-Jaurès, 93310 Le Pré Saint-Gervais.

PERRY André, 3, rue Molitor, 54000 Nancy. Merci pour notre Caisse.

PETERSEN A., 3, rue Claude-Monet, Forêt SC2, 78380 Bougival.

Quinton René, 42, Côte Saint-Louis, 92380 Garches. Merci.

SITTERLIN Jean-Paul, 1, rue du Maire Dillmann, 67510 Lembach.

VEINNANT Jean, 302, rue de Cassel, Pte Synthe, 59640 Dunkerque.

VERNAY Louis, 15, rue Germain, 69006 Lyon. Merci pour notre caisse.

VIALARD Lucien, 136, rue Championnet, 75018 Paris. Un grand merci.

SAURAT Réré, 26, rue Pierre d'Aragon, 31200 Toulouse. Merci pour nos œuvres.

PIFFAULT G., 82, rue de l'Egalité, 93260 Les Lilas. Merci pour notre Caisse.

LEVENT André, Boulanger, 28, Pl. Four Banal, Carlepont, 60170 Ribecourt-Dresincourt. Un grand merci.

KAUFFMANN A., 2, rue de la Quebarterie, 49160 Lonque. Un grand merci.

GAMBLIN Maurice, 3, rue Kervaquet, 44490 Le Croisic. Envoie son bon souvenir, en particulier aux anciens de la chorale.

FAUVEL P.-J., 7, route de Moncel, Sornerville 54280 Seichants. Adresse ses amitiés, en particulier à tous ceux de Balingen et des environs qui venaient pour leurs dents (ou bien souffler un après-midi au turbin).

NOTRE BUREAU EST AUX CENT COUPS ! IL PREPARE NOTRE 40^e ANNIVERSAIRE ET DESIRE QUE CE JOUR-LA RESTE INOUBLIABLE DANS L'ESPRIT DE NOS AMIS...

DURAND Pierre, 328, rue Fabvier, 54700 Pont-à-Mousson.

DUPREZ Michel, 60, rue d'Haubourdin, 59200 Tourcoing.

DUNAND Benoît, 6, Allée des Roses, 69310 Pierre Bénite. Envoie son bon souvenir en particulier à ceux du XB baraque des escargots et aux anciens typiques de novembre 41 à février 42.

DION Paul, 21, rue de la République, 54000 Nancy. N'oublie pas ses amis du Camp du Waldho. Merci pour notre Caisse d'entraide.

DELAHAYE Gilbert, 17, Av. du Maréchal Foch, 76390 Aumale.

COURTIEU Julien, 22, rue Jacquard, 11000 Carcassonne.

CHRISTOPHE Pierre, 41, Fbg Bannier, 45000 Orléans. Adresse son bon souvenir en particulier aux anciens de Balingen.

BIZE Jean, 6, rue Cartault, 92800 Puteaux. Envoie un amical bonjour à tous les anciens d'Ulm.

VIVIER Pierre, Roque, Sainte-Marie Outre l'Eau 14380 Saint-Sever Calvados. Un grand merci pour notre Caisse d'entraide.

TRIBOULOT Camille, Retraite 2, rue de la Gare, 54124 Chambley-Bussières.

Mme **STEVENET Lucette**, 4, Bd François-Albert, 86000 Poitiers. Avec un grand merci.

SORET Jean, 151, rue de la Libération, 76910 Criel-sur-Mer. Avec un particulier son bon souvenir aux Abbés PERRY et BRION.

Suite page 8.

Courrier de l'Amicale (suite)

SAUGE Gaston, 34, rue de la République, 36600 Valençay.

ROUZEAU Lucien, rue du Duc, Rés. Contesse D.14, 17000 La Rochelle.

RODRIGUEZ Gilbert, 9, Impasse des Marsoins, 34250 Palavas-les-Flots. Un grand merci.

RAFFENNE Robert, 18, rue Augereau, 59000 Lille. N'oubliez pas les anciens du kdo 650 de Basbeck (région de Hambourg) et aimerait bien retrouver leurs traces.

PIERREL Paul, 6, rue de Moyenmont, 88250 La Bresse.

PELIGRAIN Ernest, 5, rue Victor Schleiter, 55100 Verdun. Adresse son amical souvenir en particulier aux anciens du VB, Chiron Barraque.

ODUDIN André, 24, rue du 19 Novembre, 57158 Montigny-les-Metz.

**24 MARS 1985 :
APRES 40 ANNES,
JOURNEE DES RETROUVAILLES**

MORINET Paul, 83, ru du MI de Lattre, 52260 Rolanpont. Un grand merci.

MONS Gilbert, Noaillan, 33730 Villandraut. Envoie son amical souvenir aux camarades P.G. de Beranhalde et de Saint-Georges.

Docteur MEULEY Jacques, 41, Bd Casteret, 51100 Reims. Un grand merci pour votre générosité.

Notre ami **MATHIEU André**, 1, rue des Capucines, 88240 Bains-les-Bains, nous écrit : « Depuis la perte de mon épouse je vis seul et dans ma solitude je pense souvent aux mauvais et aussi aux bons moments passés en captivité, ainsi qu'aux anciens copains P.G. dont malheureusement beaucoup manquent à l'appel aujourd'hui ».

Courage mon cher **MATHIEU**, nous avons prouvé que nous savions garder notre optimisme en toute cir-

constance et saches que l'unité P.G. ne se démentira jamais.

MATHIAS Maurice, 6, rue des Castors, 69160 Tassin-la-Demi-Lune.

MARGUERIE Auguste, Ec. St. Giloin Sq. E. Bohuon 35270 Combourg.

LORRETTE Henri, 54, rue Français, 54000 Nancy. Un grand merci.

LEFEBVRE Maurice, 59, Pl. du Gl de Gaulle, 76480 Duclair.

Mme GUILLAUME Andrée, Treveray 55130 Gondrecourt-Château. Merci pour votre attachement à notre Amicale.

FOURCOUX J., 101, Av. Stalingrad, 13200 Arles. Un grand merci pour notre Caisse.

ESCLASSANS André, Aumônier d'Aufrery, 31130 Balma. Notre ami nous écrit : « Bonne année 84, à tous ceux qui œuvrent à maintenir le souvenir du passé et cela dans un grand sentiment de fraternité. Un grand merci chaleureux. Amitiés à tous les XB ».

C'est nous qui te remercions mon cher André, pour ta fidélité à notre Amicale.

ERNEWEIN Joseph, 4, rue des Louvières, 51300 Vitry-le-François. Un grand merci pour notre Caisse.

DESPAGNE Marcel, 482, rue Ambroise Paré, 78800 Houilles. Un grand merci.

DEMONGEOT Marcel, 5, rue Charles Cros, 86100 Châtelleraut. Merci pour notre Caisse.

DEMEILLERS Jean, 2, rue Louis Bouilhet, 76000 Rouen. Merci pour nos œuvres.

COMITI Antoine, 20146 Sotta. Un grand merci.

CHARLOIS Roger, 36, rue de La Fontaine, 89330 Saint-Julien du Sault.

CHABERT André, 16, rue Dr Calmette, 38000 Grenoble.

CAPPELLETTI, 4, rue Michel Cauty, 28250 Senonches. Merci pour notre Caisse.

A SUIVRE

SOLUTION DES MOTS CROISES N° 399

HORIZONTALEMENT :

1. - Bagatelle. — 2. - Agitateur. — 3. - Gare ! - Osée. — 4. - Aco. - En. — 5. - Rance. - Van. — 6. - Rida. - Malt. — 7. - Etincelle. — 8. - Noliser. — 9. - Resterez.

VERTICALEMENT :

1. - Bagarreur. — 2. - Agaçait. — 3. - Girondins. — 4. - Ate. Canot. — 5. - Ta. - E.E. - Clé. — 6. - Eton. - Meir. — 7. - Les. - Valse. — 8. - Lue. - Allez ! — 9. - Ereinter.

o O O o

ERRATUM

Dans le n° 398 du Lien de juin 1984 il s'est glissé une erreur dans le numéro des vignettes. La vignette n° 1-2 a été de nouveau imprimée alors qu'il s'agissait de la vignette n° 3-4. Nous rétablissons donc l'ordre des vignettes en publiant la vignette n° 3-4 avec la vignette n° 5-6.

VIGNETTE N° 3 - 4
VB - X ABC

VIGNETTE N° 5 - 6
VB - X ABC

DES PROPOS NOCTURNES QUI NE SONT PAS ACADÉMIQUES

C'est en 1943, qu'il y eut le plus d'évasions de prisonniers français, en Allemagne.

Mais, en contrepartie, de nombreux camarades ont été repris, au cours de leur aventure.

De ce fait, les prisons des camps allemands, étaient pleines d'évadés, à tel point que les gardiens ne savaient plus où les mettre.

Dans une prison du Wurtemberg, la haute direction du Camp avait dû créer, d'urgence, deux locaux annexes.

Nuit et jour on y amenait des nouveaux pensionnaires malchanceux.

Au cours d'une nuit sombre d'avril, un silence relatif régnait dans une grande cellule, quand les sentinelles de service, y introduisirent, sans ménagements, trois hôtes supplémentaires.

La salle était déjà bondée et les nouveaux venus durent, à tâtons, s'employer à trouver un peu d'espace pour s'allonger.

Ils le firent sans précautions particulières, en marchant sur quelques chevilles et en s'interpellant, à haute voix.

Il s'agissait, sans nul doute, d'évadés, car tout en s'orientant, dans le noir, ils entreprirent de commenter les circonstances de leur échec.

— C'est ce qu'on peut appeler un manque de pot ! Sans cet enfoiré qui m'a demandé mes papiers à la gare, on serait déjà loin. Quelle poisse ! pas croyable !
— Ah ! t'as raison ! Ça marchait trop bien ! S'il n'y avait pas eu cette maudite pluie !...

— Oui, y a mon manteau qui commençait à se déteindre. C'est ça qui nous a fait repérer. Le kaki apparaissait dans le bas...

Ces considérations furent interrompues par de violents jurons et des exclamations diverses provenant de tous côtés.

— Vous allez pas la fermer, bande d'enfiévrés !...
— Laissez nous pioncer, tas de corniauds !
— Y vont prendre une godasse sur la tronche, ça va pas tarder !

— Qui c'est ces tordus-là, qui viennent nous les casser !
— Mettez-y une sourdine, eh ! espèces d'abrutis !
— Bouclez là en vitesse et fermez vos clapets !
— A la porté, sortez les !...

Suivirent une série de qualificatifs variés et de locutions concises, que les convenances nous interdisent de reproduire ici.

—■—

Au petit jour, alors que l'obscurité persistait encore, le concert de protestations reprit de plus belle.

— D'où qui sortent ces croquants-là ?
— Vous en avez fait du boucan, c'te nuit, bande de gueulards !
— Eh ! le grand, là, t'es pas chanteur de rues, dans le civil ?...
— Comme brailards, ils se posent un peu là, les frères !...

— Ah ! mon vieux, ils sont culottés les bleus c't'année.

Les trois intrus, objets de la réprobation générale, observaient un mutisme complet.

Ils paraissaient même somnoler, sans s'inquiéter des allusions péjoratives, lancées à leur égard.

Ce fut, pendant dix minutes, un beau festival d'expressions imagées, qu'il serait inutile de chercher dans les pages du dictionnaire Littré.

—■—

Un des trois évadés, étendu près de la porte et qui semblait être de forte corpulence, subit, sans transition, l'assaut verbal de plusieurs interlocuteurs.

— Alors, comme ça, tu voulais te trisser, sans la permission de Messieurs nos gardiens ?

— Comme tu le vois, pas de veine pour cette fois !

— Et tu t'es fait harponner, où donc ?

— A la gare centrale ! On avait déjà nos billets en poche !

— Fallait pas prendre le train, mon pote ! Tu viens de quel patelin ?

— J'étais à ... (ici un nom en Berg, qui n'évoqua rien de précis pour personne).

— Ça perche loin, ce bled là ?

— Oui, encore assez, dans les 250 km, d'ici...

— Et t'étais dans la culture, ça se voit, dans un kdo perdu, je parie ?

— Oh ! non, pas du tout. J'étais dans un oflag...

— Dans un oflag !... Ah ! y en a qui sont vernis, je vous l'jure !...

— Et qu'est-ce que tu bricolais, là-dedans ?

— Moi ? pas grand chose, presque rien, pour bien dire !

— Y a vraiment des gars qui savent se défendre ! Comment que tu t'es débrouillé pour y entrer ?

— Oh ! J'ai rien fait de spécial pour ça !...

— Alors, tu devais avoir une drôle de planque. Tu cirais des bottes sûrement ?

— Penses-tu, jeta un autre, sur un ton ironique, y rinçait les pots de chambre « des frisés ».

— Tu t'égares mon vieux. Il n'y a rien de tout ça !

— Tu ne te les roulais pas, quand même toute la journée. T'étais peut-être, ordonnance d'un quatre galons ?

— Non, non, pas du tout !...

— Y a beaucoup de boulot dans les oflags ? Tu devais, au moins, balayer les piaules et faire les corvées de pluches ?

— Je vous dis que je ne faisais pratiquement rien !

— Ça alors ! donne nous l'adresse tout de suite. Et puis, indique nous la combine pour y aller.

— Mais vous savez, y a pas de combine du tout.

L'évadé de l'oflag répondait sans impatience, d'un ton calme et enjoué. Ses questionneurs, par contre, semblaient manifester plus d'énervement et à partir de cet instant, ce fut un feu nourri d'interrogations pressantes.

— Allez, grand cachottier ! On vendra pas la mèche. Tu peux te mettre à table !

— Ah ! y veut rien dire. T'avais la langue mieux pendue, cette nuit.

— Dis donc, t'as pas un cousin dans la Wehrmach, par hasard ?

— Allez, tu peux parler, le Führer n'est pas là !

—■—

— Je vois, mes amis, que l'imagination ne vous manque pas ! Mais c'est plus facile, que vous ne le croyez, d'entrer dans un oflag.

— Alors, dis le ! Accouche !

— Eh ! bien non. Je n'ai strictement rien fait pour entrer dans l'oflag où j'étais.

— Pourquoi ? Parce que je suis, tout simplement : commandant, ou si vous préférez : chef de bataillon d'infanterie coloniale.

Maurice ROSE.

BALLADE DES PRISONNIERS à la manière de...Th. de Banville

Chefs, qui serez jugés à votre tour,
Pensez à ceux qui n'ont ni sou, ni maille,
Souvenez-vous du peuple tout amour,
Bon pour fouiller le sol, bon pour la taille
Et la charrie et bon pour la mitraille ;
Des malheureux sont damnés, c'est ainsi,
Et leur fardeau est loin d'être adouci,
L'âme meurtrie n'a pas le nécessaire :
La foi, l'amour et l'espérance aussi...
Aux prisonniers, tout est peine et misère...

Le pauvre bougre en son triste séjour
Livre à présent une rude bataille
Succombe-t-il, même pour un seul jour
Aux souvenirs brûlants dont son être défaille
Le cafard vient, toujours plus endurci
Sur son moral, d'amertume saisi,
Nait le poison qui tue et désespère
Il lui prend tout en disant : « Me voici »
Aux prisonniers tout est peine et misère.

Hommes d'Etat, cachés dans votre tour,
Ayez pitié de celui qui travaille.
Quand le mal fond sur lui comme un vautour
Et du jeune homme aux yeux purs qui tressaille
Tout grelottant sur sa couche de paille
Ayez pitié des pères, ô souci !
O deuil ! L'enfant bien aimé meurt aussi ;
Le père en songe, entre ses bras le serre,
Pour réchauffer son pauvre cœur transi...
Aux prisonniers tout est peine et misère

Envoi

Français, pour tous, je demande merci :
Pour le mari sous le ciel indécis,
Pour le pasteur égrenant son rosaire
Et pour tous ceux qui sont encore ici :
Aux prisonniers, tout est peine et misère.

Maurice PARROT.
Villingen, le 18-8-40.

BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB - X ABC.

Nom :

Prénoms :

Adresse :

Date de naissance :

Immatriculé au Stalag sous le N°

Kommando

Fait à, le

Signature,

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez sous enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE VB - X ABC, 46, rue de Londres, 75008 Paris. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 30 F par mandat ou versement à notre Compte Chèque Postal : Paris 4841-48 D..

N° de commission paritaire : 786 D 73
Dépôt légal 2° trimestre 1984

Cotisation annuelle : 30 F donnant droit à l'abonnement annuel du journal.

Le Gérant : ROCHEREAU.

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE